

## II – SYMBOLE ET LANGAGE COMME STRUCTURE ET LIMITE DU CHAMP PSYCHANALYTIQUE

5/12/87

p. 266 – 144 Exergue

« Dès le commencement ce que je vous dis » Evangile selon Saint Jean (VIII, 25)

*Dès le début de la discussion mais aussi dès le commencement du monde, de ma vie, de mon enseignement. Début qui de toute façon est métaphore de l'origine.*

*C'est le moment où Jésus se rend à lui-même témoignage (« Je suis la lumière du monde ») et où les pharisiens disent que ce n'est pas valable : c'est s'identifier à la parole créatrice.*

*C'est dès l'origine que la parole se dit et c'est dans la peur des mots que quelque chose se dit. D'un côté ce qui parle et la combinaison des mots (faites des mots croisés).*

p. 266 § 1 – 144 § 1

**Pour reprendre le fil de notre propos, répétons que c'est par réduction de l'histoire du sujet particulier que l'analyse touche à des Gestalten relationnelles qu'elle extrapole en un développement régulier...**

*La réduction de l'histoire touche aux formes relationnelles. C'est dans la structure qu'est indiqué le rapport de l'histoire à la parole. C'est ce que Lacan appellera plus tard la réduction symbolique en opposition à la réduction imaginaire.*

*On n'est pas dans un lien où on écoute notre patient en fonction de ce que l'on sait ou de ce que l'on pense. La psychanalyse remet en jeu parce qu'elle est l'expérience de la parole. L'expérience analytique de la parole ne peut pas être posée en terme duel. Elle met en jeu au moins quatre termes : le Moi, le Sujet, l'autre, l'Autre.*

*L'interprétation qui remet en jeu la structure n'est pas l'intervention en miroir.*

§ 2 –

**Allons plus loin encore : ce qui se détache comme psychologie à l'état pur... est aboli dans une expérience, revêche à ces caprices, rétive à ces mystères.**

*La psychologie est constituée et se laisse constituer par l'étonnement ou la surprise. La psychanalyse est revêche à cela. La structure ne se fonde pas sur l'expérience sensible qui fait les choux gras de la psychologie. La psychanalyse l'abolit : ça coupe les pieds à la jouissance de trop comprendre.*

*La psychanalyse nous livre peu de chose de la sensibilité et des goûts de notre patient.*

*Ecouter le sensible, c'est ne pas écouter ce qui est de l'ordre du sujet, le sujet n'est pas sensible. Mais il ne faut pas confondre le sensible et ce qui touche le corps et dont on ne sait rien. Quand on n'écoute plus dans le sensible, dans le vécu, on est alors touché dans notre corps.*

p. 268 § 2 – p. 146 § 3

**Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clés de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre.**

*L'Autre : on peut s'emparer de ce mot et lui faire dire n'importe quoi. L'Autre c'est le rapport du rapport, c'est-à-dire le rapport d'une altérité qui*

*est interne à chacun des deux termes et qui en même temps n'appartient et n'est intérieur ni à l'un ni à l'autre.*

*La première manière que nous avons d'échapper à la division qui est la nôtre, c'est la confusion.*

*L'Autre n'est réductible à aucun objet dans l'ordre de la représentation mais il fonde l'objet dans un rapport à quelqu'un, dans le désir. Il y a une confusion qui est de prendre l'Autre pour l'autre ou l'autre pour l'Autre. C'est la confusion de la passion, par exemple la passion amoureuse – « toi tu es moi » - ça fonde la plupart des couples. Quand un des partenaires du couple sort de la confusion, ça déclenche chez l'autre une jalousie fondamentale. Ce qui peut être tout à fait paradoxal puisque une manière de sortir de la confusion serait de rentrer dans l'ordre du désir, par exemple, quand se pose la question du sens de l'existence, la question de l'Autre. Son mari en arrive à la tromper parce qu'il ne supporte pas qu'il ne soit pas pris pour l'Autre.*

*De même quand une analyse ne marche pas, le partenaire n'est pas jaloux. On peut entendre dans une analyse si on peut s'appuyer sur le partenaire.*

*Le mensonge est fait du tissu de la parole. Le pervers dit : « quand je parle, je mens ou c'est tordu.*

*Quand Lacan dit : « C'est la vérité qui parle », c'est parce que ce n'est pas l'homme qui parle et ce n'est pas l'homme qui parle quand il parle. La vérité ne peut être identifiée à un homme : ça supposerait que cet homme soit Dieu. La vérité est inscrite dans toutes les structures du langage et toute figure du langage est mélange de vérité/mensonge.*

*C'est dangereux de parler, c'est pourquoi nous faisons parler un langage psychanalytique, psychologique, philosophique, politique : ainsi nous évitons de parler. Faire parler un langage, c'est faire parler une image de soi... en plus ce n'est certainement pas le doute.*

*Le doute reste l'apanage de la lucidité imaginaire.*

*Il faut remettre en marche les médiations humaines et alors c'est la question de la parole qui se pose... et celle du corps.*

*Le mensonge, le point pervers qui est en nous confond envie et désir, l'autre et l'Autre. Parler de son mensonge c'est déjà sortir du mensonge et de l'imaginaire mais ce n'est jamais fini une fois pour toute : c'est la précarité qui est vivante et non la solidité de la croyance imaginaire*

9/1/88

p. 268 § 3 – p. 146 § 4

**Qui parmi nous ne sait par expérience que dès que l'analyse est engagée dans la voie du transfert... chaque rêve du patient s'interprète comme une provocation... et qu'à mesure du progrès de l'analyse, ils se réduisent toujours plus à la fonction d'éléments du dialogue qui s'y réalise ?**

*L'essence du transfert c'est la jalousie puisque le patient vient chercher chez nous ce que nous sommes sensés savoir de lui.*

*Le dialogue suppose que ça parle en chacun. Dans le dialogue avec quelqu'un qui a flirté avec la psychose on rencontre le mutisme, à savoir que ça ne parle pas en lui. « Un dialogue se réalise » quand celui qui parle en nous et entre nous peut être pointé. Il se peut qu'un vrai dialogue aille jusqu'au bout dans le respect du silence, surtout avec les enfants.*

*Le rêve est à entendre comme un élément qui se positionne comme quelque chose qui se passe dans le transfert : repérer la répétition transférentielle suppose une écoute qui ne se précipite pas : elle est à référer à quelque chose qui se passe en nous.*

p. 268 § 3 – p. 147 § 1

**... il est clair que tout acte manqué est un discours réussi... et que dans le lapsus c'est le bâillon qui tourne sur la parole, et juste du quadrant qu'il faut pour qu'un bon entendeur y trouve son salut.**

*Le lien du lapsus ou de l'acte manqué avec la parole est à mettre en parallèle avec le paragraphe précédent où il est question du lien entre le rêve et la parole. Pour aller voir où ça parle allez voir où ça se trompe.*

*La loi de la psychanalyse, l'association libre met en jeu la résistance.*

*Il y a une manière de faire confiance qui est une manière de ne pas permettre de faire. Dans ce cas, il y a une confusion entre la foi et l'image de l'autre en lui évitant le chemin à faire. C'est une arme un peu perverse.*

p. 269 § 1 – p. 147 § 3

**... Freud exige le minimum de surdétermination que constitue... un double sens, symbole d'un conflit défunt par delà sa fonction dans un conflit présent non moins symbolique... il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée.**

*L'inconscient est un symptôme. Rêve, lapsus, actes manqués, associations libres sont à entendre dans leur rapport à la parole, sinon on réduit ses analysants à une chaîne signifiante imaginaire. Convient-il qu'un analysant corresponde à ce qu'en dit l'analyste ? A quoi percevons-nous le rapport à la parole qui ne veut pas se dire ? Comment ça va se manifester ? Qu'est ce qui fait que l'oreille va se mettre en alerte ? Dans les dérapages, dans l'ambiguïté comme ce qui préside dans les figures de style. Le problème est de savoir comment la pointer. La figure de style c'est ce qui conjoint deux sens au moins, ce qui donne à celui qui lit la possibilité de choix entre deux compréhensions imaginaires. Si on s'identifie à deux sens on est déjà dans une position tierce. C'est l'analysant qui doit être le lecteur de cette figure de style et non l'analyste : l'analyste ne doit être que l'intermédiaire. Or l'analysant veut qu'on se mette à cette place là qui est celle de la mère. Si on ne le fait pas ça provoque la haine dans le transfert.*

*La résolution d'une analyse de langage ne peut se faire que si l'ensemble de la figure est référée à ce qui parle : la parole est alors en position tierce. Sinon, ça ne fait que se répéter dans un jeu de miroir. On ne peut faire une interprétation que quand le transfert est engagé.*

*L'inconscient est une figure de l'ambiguïté. Parler nous renvoie toujours à ce lieu de l'ambiguïté primordiale. Une figure de style attend que ça parle, un lecteur.*

*Nous n'avons d'accès en nous que par des figures qui mettent en jeu l'ambiguïté primordiale. Le réel c'est l'impossible : quand le réel s'ouvre, ça nous permet de ne plus nous poser la question : qu'est-ce que le réel » ?*

*La figure de style est la médiation entre le symptôme et la parole. On est malade de la parole : c'est le symptôme ontologique de l'inconscient. Ce qui va circuler à la place de la parole c'est le mensonge de génération en génération. Le symptôme est le lieu du mensonge.*

*Originellement nous sommes pervers toujours à l'affut d'une image de soi, toujours à vouloir chercher notre identité dans une image. Seul celui qui vous aime peut dénoncer le point pervers. Aimer c'est désirer l'impossible et c'est du côté du réel, non du côté du sentiment qui est une figure de style.*

p. 269 § 2 – p. 147 § 4

**C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage... qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoques, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient.**

*C'est de la puissance combinatoire dont il s'agit et pour chacun la reconnaissance de nos positions équivoques.*

5/3/88

p. 270 § 3 – p. 148 § 3

Car si délaissée qu'elle soit de notre intérêt – et pour cause – le *Mot d'esprit et l'Inconscient* reste l'œuvre la plus incontestable parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré jusqu'aux confins de sa finesse : et le visage qu'il nous révèle est celui même de l'esprit dans l'ambiguïté que lui confère le langage, où l'autre face de son pouvoir régalien est « la pointe » par quoi son ordre entier s'anéantit en un instant...

*Il y a deux faces au langage. L'esprit ne se révèle que dans la figure de l'ambiguïté.*

*Il est intéressant de voir comment Lacan va passer, glisser du mot d'esprit à la question de l'Esprit. Comment la parole épuiserait-elle le sens de la parole sinon dans l'acte qui l'engendre. C'est le verbe qui est à l'origine mais c'est l'action de notre esprit qui continue cette création. (Ce qui est à interroger chez Lacan). Il met la pointe de l'esprit dans la possibilité de s'annihiler soi-même : c'est la question même du pervers.*

*Il n'y a pas moyen de se confronter avec la parole sans faire l'épreuve de la perversion : nous n'avons pas accès à une vérité originaire qui se trouverait en nous. La vérité qui ne dit pas son dernier mot est l'inverse de « LA VÉRITÉ » qui, elle, parle. La vérité n'est pas une opinion comme une autre ou alors elle équivaut à un mensonge. Dans le mensonge se révèle une parole s'annulant elle-même. Ce qui fait que nous savons que la vérité parle en nous, c'est que nous percevons le refus de la laisser se dire.*

*Le propre de l'esprit c'est d'être tourné vers le corps de l'autre. Dans la perversion il y a retournement : il se prend lui-même au mot.*

p. 271 § 2 et 3 – p. 149 § 4 et 150 § 1

Une seule raison de chute pour l'esprit : la platitude de la vérité qui s'explique.

Comment la parole épuiserait-elle le sens de la parole... sinon dans l'acte qui l'engendre... C'était bien le verbe qui était au commencement, et nous vivons dans sa création, mais c'est l'action de notre esprit qui continue cette création en la renouvelant toujours.

*Une vérité qui s'explique n'est pas la vérité. La vérité qui ne s'explique pas se révèle. La plénitude de la vérité c'est la révélation. Si la vérité est, elle se manifeste, elle se révèle et la vérité ne se révèle que dans un corps qui parle.*

*Ce qui fonde l'altérité, ce n'est pas l'identité dans la différence, ni la différence dans l'identité, ni l'identité ni la différence mais que la parole parle en nous comme en l'autre. Ce qui lie identité et différence c'est la parole, c'est que ça parle.*

*L'effet d'une parole se manifeste où ça nous touche : dans le symptôme ou dans la parole tue. La maladie nous rappelle que nous avons un corps : il faut que nous l'acceptions, c'est obéir à la parole.*

*La vérité de la parole de Dieu c'est le corps d'un homme dans l'obéissance. Avoir un corps et entendre/écouter c'est la même chose. Nos patients nous demande d'avoir un corps.*

*La fonction du désir c'est d'avoir un corps. Le corps comme la vie ne fonctionne que dans l'espérance d'un corps. Le psychotique abandonne l'espoir d'être touché : il s'abandonne à lui-même et pas à un autre.*

*Dieu avait un corps parce qu'il parlait. Ce qui se révèle de l'histoire, ne peut se révéler que dans un homme qui a un corps. Ce qui se révèle de la vérité à un moment c'est ce qui se révèle depuis toujours. Ce qui se révèle c'est ce qui est déjà là.*

*Choisir sa vérité est devenu un acte imaginaire. La liberté serait par exemple choisir entre la vie et la mort comme si elles étaient spéculables. Choisir ne veut pas dire avoir le choix surtout s'il s'agit de deux choses qui ne s'équivalent pas.*

*L'espoir d'être enfin créé, c'est la résurrection, c'est dans la renaissance de ce qui parle en nous, de ce qui nous donne un corps qu'on peut parler de naissance.*

*C'est la parole qui fait l'homme et la parole n'est pas différente de son acte. Elle n'existe que dans l'acte où elle se donne, où je la dis, où elle se dit. Corps et parole c'est un seul et même lieu.*

*Nous sommes créés à l'image de Dieu, à l'image de ce qui parle donc à l'image de ce qui n'a pas d'image. C'est l'acte d'une vie qui se donne : de se donner complètement, de disparaître. Dieu n'a pas d'image, il parle. Nous sommes créés à l'image que nous avons de nous-même qui est Dieu. Notre image ne parle pas sinon nous ne parlerions que de Dieu. Ne pas vouloir engendrer c'est être mort, c'est ne pas vouloir parler : c'est la définition de l'idole, l'image.*

2/4/88

p. 271 § 1 – p. 149 § 3

**... que le mot d'esprit ne perd pas son pouvoir dans sa transmission au style indirect. Bref pointant au lieu de l'Autre l'ambocepteur<sup>1</sup> qu'éclaire l'artifice du mot fusant dans sa suprême alacrité.**

*Faire résonner les deux sens du mot, dans le jeu d'esprit marque la division du sujet. Expliquer un terme puis l'autre séparément sans les faire parler ensemble c'est « la platitude de la vérité qui s'explique. » Il y a une manière d'entrer dans le jeu de mot qui fait jouer quelque chose du dédoublement : il y a deux sens mais un sens ambocepteur. Pour que s'opère quelque chose de la division il faut que ça marche dans les deux sens : ce qui parle en nous échappe toujours à l'ambigüité.*

*L'esprit est ailleurs que dans les mots.*

*Il n'y a pas d'autre manière de pointer l'origine que de pointer deux termes dont aucun des deux n'est originaire ou premier. Par exemple une femme avec sa vie sociale très en valeur qui sur le divan est un bébé : la tentation est de privilégier un des deux termes.*

*Le mot d'esprit est souvent une récupération. Les gens qui ont flirté avec la tentative de dédoublement sont pris de panique face au jeu de mot. Ce court-circuit du jeu de mot ouvre à l'esprit de la découverte du sujet, mais parfois à l'inverse ce qui peut se manifester ailleurs surtout dans la parabole.*

*Parabole est un terme identique et premier par rapport à parole. **Paraballein – ballein** – jeter.*

## PAROLE ET SYMBOLE

SE\_SAM 1

Danser e(s)t Parler

Ces mots sont, pour une part, dérivés de « **BAL** ». Ils font partie de la famille du mot grec **ballein**, **jeter**. Un dérivé de ce verbe **ballizein** est attesté dans le grec de Sicile avec le sens de « danser ». Le mot « **jeté** » en français (1704) signifie « **danse** ». C'est un « saut lancé par une seule jambe et reçu par l'autre » : « jeté simple » ou « jeté battu ». Le verbe **ballein** a été emprunté par le latin au IV<sup>e</sup> siècle, sous la forme de **ballare**, **danser**.

Il faut sans doute voir un dérivé de « **ballizein** » dans la latin « **balista** », projectile, puis machine de jet qui entre dans le composé tardif **arcuballista**, **arbalète**. Au verbe grec **ballein** se rattachent les substantifs **bolos**, **bolê** « action de jeter » et **bolis**, **bolidos**, « objet lancé, dé à jouer, éclair qui jaillit », ainsi que de nombreux verbes dérivés qui ont pris des sens variés.

Ce qui est remarquable à la lumière de cette enquête étymologique, c'est de trouver que les mots dont dériveront **parole** et **symbole** mettent en jeu le corps et son mouvement. La danse est le mouvement par lequel le corps est jeté par l'action des deux jambes, dans leur

<sup>1</sup> Ambo = double – qui reçoit à la fois les deux sens du mot.

rencontre et leur séparation, ordonnée qu'elles sont à la locomotion ou à la propulsion du tronc et du corps tout entier dans la rencontre et la séparation d'un autre corps : la danse.

Nous sommes, dès le départ, dans un rapport de rapports : danser, c'est l'action par laquelle et dans laquelle ce qui est jeté par les deux jambes, le corps, est ordonné à ce qui se dit (ce qui est jeté) entre les partenaires, dans le silence : la parole. Même si c'est sous la forme de ce qui ne veut pas se dire, la forme du mensonge.

C'est le rapport de rapports qui est originaire parce qu'il donne sens aux deux autres. Ce rapport entre le rapport de deux éléments dans le registre charnel et le rapport de deux corps parlants est – d'une certaine manière – le symbole en acte. Et l'on voit qu'on ne peut pas dissocier totalement la danse de la rencontre sexuelle. Partout où un tel rapport de rapports a lieu – dans les sens (vue touché) – il symbolise le SUJET naissant dans l'ALTÉRITÉ, dans une danse qui médiatise la rencontre de la chair et de l'esprit.. Les paupières comme les jambes et comme les lèvres ne se joignent et ne se séparent comme deux parties du même que pour autant que le corps de l'un et le corps de l'autre se reconnaissent comme sujet dans l'acte qui les différencie. C'est dans ce rapport de rapports que la chair parle et que la parole s'incarne. Il s'agit là non plus d'un rapport de significations, mais du surgissement d'un « sens » ou d'une « direction » où s'indique ce qui danse dans ce qui parle et de ce qui parle dans ce qui danse.

Les nombreux verbes dérivés de « **ballein** » ont pris des sens variés selon le préfixe qui détermine la modalité du « **jeté** ».

Au lieu d'être jeté l'un contre l'autre dans un mouvement de rencontre et de séparation comme avec le préfixe « **sym** », ce peut être « autour », « de bas en haut », « de partout », « à travers », « dans », « par dessus », ...ou « à côté », « devant ».

1 – **Amphiballein**, « jeter autour », d'où l'adjectif **amphibolos** « attaqué de tous côtés », « incertain sur la conduite à tenir ». (Amphibie)

2 – **Anaballein**, « lancer de bas en haut » ; d'où **anabolê**, « remontée ».

3 – **Diaballein**, « jeter à travers », « désunir », « calomnier » ; d'où **biabolos** « celui qui désunit, dénigre, calomnie ».

4 – **Emballein**, « jeter dans » ; d'où **embolê** « action de jeter à l'intérieur », : **embo-lisma**, « pièce rajoutée à un habit » ; **emblêma**, « ornement appliqué ».

5 – **Huperballein**, « jeter par dessus », « dépasse le but » ; d'où **huperbolê**, « excès ».

6 – **Kataballein**, « jeter de haut en bas », « abattre » ; d'où **katabolê**, « attaque d'un maladie ».

7 – **Metaballein**, « déplacer » ; d'où **metabolê**, « changement ».

8 – **Paraballein**, « jeter à côté », « comparer » ; d'où **parabolê**, « comparaison ».

9 – **Proballein**, « jeter devant », proposer une question » ; d'où **problêma**, « question posée ».

10 – **Sumballein**, « « jeter », « mettre ensemble » ; d'où **sumbolon**, « signe de reconnaissance » ; primitivement un objet coupé en deux dont deux hôtes conserveraient chacun une moitié qu'ils transmettraient à leurs enfants. Le rapprochement des deux parties servait à faire reconnaître les porteurs et faisait la preuve que des relations d'hospitalité avaient été contractées antérieurement.

**Symbole** au XVème siècle : latin ecclésiastique, **symbolus** « symbole des Apôtres qui est un résumé des principales vérités du christianisme, dont la récitation est le signe de reconnaissance de ceux qui partagent cette foi ».

**Symboliser** - XVI siècle : avoir du rapport avec

- XIX siècle : sens moderne - du latin médiéval **symbolizaré**.

## SYMBOLE (Chauvet)

Construit - transitivement, **ymballein** est traduit, selon le contexte, par « rassembler », « mettre en commun », « échanger ». **Symballein logos**, « échanger des paroles ».

- intransitivement, traduit par « se rencontrer », « s'entretenir ».

Le substantif « symbole » désigne l'articulation du coude ou du genou et, plus largement, toute idée de conjonction, de réunion de contrat ou de pacte. Le **symbolon** antique est justement un objet coupé en deux dont chacun des deux partenaires du contrat reçoit une partie. Lorsque des années ou même des générations plus tard, les deux porteurs ou leurs descen-

dants viennent à les symboliser en les ajointant, ils y reconnaissent le gage d'un même contrat, d'une même alliance. Le symbole est ainsi révélateur d'identité (en l'occurrence, il manifeste l'identité des deux porteurs comme partenaires d'un même contrat) et opérateur de communication (en l'occurrence, il établit une relation de reconnaissance mutuelle entre eux).

*Les paupières qui s'ouvrent et se ferment sont un modèle du symbole. Il n'y a pas de paupières s'il n'y a pas de regard et un rapport du regard avec ce qui se regarde.*

*Le symbole articule lèvres, paupières, coude, genou. C'est le mot du contrat, il est gage d'un contrat : derrière tout contrat il y a une alliance, un accord. Il en est de même avec nos patients. Il y a identité de deux partenaires comme porteur d'un contrat : nous n'avons d'identité que de partenariat, une reconnaissance mutuelle entre les partenaires, une identité dans la différence.*

L'acte de symbolisation peut être décomposé en quatre éléments majeurs :

- 1- Il consiste dans le fait d'ajointer les deux parties d'un même objet (un billet de 100 frs déchiré en deux).
- 2- Chaque élément n'a de pertinence symbolique que de part son rapport à l'autre : chaque moitié en effet ne vaut rien. Cela signifie qu'un élément ne fonctionne symboliquement que de par son rapport à l'ensemble auquel il appartient. (Ici, l'ensemble « billet de 10 frs ou un billet de 100 frs, un anneau en fer blanc ou un anneau en or... )
- 3- Peu importe la valeur d'usage ou la valeur marchande de l'élément symbolique. (un billet de 10 ou un billet de 100, un anneau en fer blanc ou un anneau en or). Le symbole se tient, par définition, hors valeur, hors calcul, par delà ou en deçà de l'utile ou de l'inutile.

*Peu importe la valeur marchande ou d'usage du symbole : il est par delà de l'utile ou de l'inutile – la valeur de l'amour !*

*La valeur de l'argent dans la cure : ce n'est pas parce que ça coûte cher. Ce qui s'échange, c'est la valeur symbolique et la quantité n'est pas référentielle à l'ordre symbolique mais à l'imaginaire. Nous ne sommes pas des banquiers.*

- 4- Enfin l'acte de symbolisation est à la fois révélateur d'identité (les deux partenaires s'attestent comme partenaires) et opérateur de communication (ils sont désormais liés l'un à l'autre jusqu'au péril de leur vie) Le symbole est opérateur d'alliance en étant révélateur d'identité.

*Le symbole c'est la parole : il n'y a de parole qu'échangée.*

*La parabole est une manière d'enseigner ou de dire ou de mettre en rapport les éléments d'une situation dans laquelle ceux auxquels elle est adressée ont à entrer ou à se situer : c'est toujours adressé à quelqu'un. Elle ne peut être autoritairement interprétative. La parabole n'offre pas une interprétation univoque qui serait induite par celui qui parle. L'interprétation est induite par celui qui parle : elle autorise celui qui écoute à entrer dans l'interprétation en fonction de ce qui parle en lui.*

*La manière parabolique prévaut chez le sage. La sagesse est ce qui organise un univers, qui permet la circulation de la vie. Dans la bible la figure même de la sagesse c'est la femme qui organise la maison et offre un espace où chacun peut prendre sa place. L'esprit d'une maison c'est la femme qui en est dépositaire.*

*La parabole s'appuie sur la foi en celui qui parle. L'esprit qui le fait parler est la même que celui qui le fait écouter dans celui qui écoute.. Il faut que celui qui écoute interprète la parabole pour qu'il sache où il se situe. La manière dont il interprète révèle la position imaginaire qu'il se donne.*

*Ecouter c'est être impliqué comme sujet parlant.*

*Il peut y avoir une perversion dans celui qui propose une parabole : c'est une manipulation.*

*Enoncer une parabole c'est inviter quelqu'un à parcourir un chemin.*

*Il y a trois formes de discours :*

**1 - Sapientiel est celui de la sagesse qui propose, qui ouvre, invite.** Il met en jeu l'interprétation avec l'adhésion ou le refus chez l'auditeur.

**2 - Légal ou judiciaire, de jugement.** Il met en jeu l'interdit, l'adhésion ou le refus de l'entre-dit, de la loi commune à tous les parlants.

**3 - Le prophétique : porter , mettre devant.** Met en jeu une interprétation de ce qui parle dans celui qui parle, comme étant ce qui parle en tous. Il s'identifie à la parole ou il est identifié à la parole. Cette identification n'est pas imaginaire, le prophète risque sa vie dans ce qu'il dit et en la risquant ça se met à parler dans la vie des autres.

*Le discours parabolique n'implique pas un dévoilement du sens, le sens ne pouvant être réduit à un contenu. Le sens est tout autant dans l'esprit de celui qui écoute que dans l'esprit de celui qui parle. Le discours parabolique n'est jamais explicatif et on ne résout l'énigme que si on le désire. Se laisser parler sans vouloir dire.*



## DEUXIÈME LIVRE DE SAMUEL

Reproches de Natán. Repentir de David<sup>6</sup>.

12. <sup>14 4-17</sup> Yahvé envoya le prophète Natán vers David. Il entra chez lui et lui dit :

"Il y avait deux hommes dans la même ville,

l'un riche et l'autre pauvre.

<sup>1</sup>Le riche avait petit et gros bétail en très grande abondance.

<sup>2</sup>Le pauvre n'avait rien du tout qu'une brebis,

une seule petite qu'il avait achetée.

Il la nourrit et elle grandissait avec lui et avec ses enfants,

mangeant de son pain, buvant dans sa coupe,

dormant sur son sein : c'était comme sa fille.

<sup>4</sup>Un hôte se présenta chez l'homme riche, qui épargna de prendre sur son bétail

de quoi servir au voyageur arrivé chez lui.

Il vola la brebis de l'homme pauvre et l'apprêta pour son visiteur."

<sup>5</sup>David entra en grande colère contre cet homme et dit à Natán : "Aussi vrai que Yahvé est vivant, l'homme qui a fait

<sup>Es 21 37</sup> cela mérite la mort ! <sup>Le 19 a</sup> Il remboursera la brebis au quadruple, pour avoir commis cette action et n'avoir pas eu de pitié."

<sup>6</sup>Natán dit alors à David : "Cet homme, c'est toi ! Ainsi parle Yahvé Dieu d'Israël : Je t'ai oint comme roi d'Israël, je t'ai sauvé de la main de Saül, <sup>7</sup>je t'ai livré la maison de ton maître, j'ai mis dans tes bras les femmes de ton maître, je t'ai donné la maison d'Israël et de Juda et, si ce n'est pas assez, j'ajouterai pour toi n'importe quoi. <sup>8</sup>Pourquoi as-tu méprisé Yahvé et fait ce qui lui déplaît ! Tu as frappé par l'épée Orie le Hittite, sa femme tu l'as prise pour ta femme, lui tu l'as fait périr par l'épée des Ammonites. <sup>9</sup>Maintenant l'épée ne se détournera plus jamais de ta maison<sup>6</sup>, parce que tu m'as méprisé et que tu as pris la femme d'Orie le Hittite pour qu'elle devienne ta femme.

<sup>10</sup>Ainsi parle Yahvé : Je vais, de ta propre maison, faire surgir contre toi le malheur. Je prendrai tes femmes sous tes yeux et je les livrerai à ton prochain, qui couchera avec tes femmes à la vue de ce soleil. <sup>11</sup>Toi, tu as agi dans le secret, mais moi j'accomplirai cela à la face de tout Israël et à la face du soleil !"

<sup>12</sup>David dit à Natán : "J'ai péché contre Yahvé !" Alors Natán dit à David : "De son côté, Yahvé pardonne ta faute, tu ne mourras pas. <sup>13</sup>Seulement, parce que tu as outragé Yahvé en cette affaire, l'enfant qui t'est né mourra." <sup>14</sup>Et Natán s'en alla chez lui.

## Reproches de Nathan 1

Il s'agit de l'histoire de David qui a été oint comme roi d'Israël. Il assoit son autorité en libérant les Ammonites et en maintenant la loi. David prenait le frais sur sa terrasse pendant que ses armées étaient en guerre. Il aperçoit une jeune femme sur une terrasse voisine. Il l'envoie chercher, couche avec elle : elle est enceinte. David envoie chercher son mari au front pour qu'il couche avec sa femme et ainsi lui faire endosser la paternité mais ça ne marche pas alors il l'envoie se faire tuer au front au plus fort de la bataille.

Quand il y a mensonge dans l'alliance, ça se paie dans la génération. C'est le mensonge qui se perpétue : la vie est pervertie. Ce texte est complètement en accord avec l'origine du Jardin d'Eden : l'alliance originare est rompue par le mensonge.

David entre en colère contre cet homme mais, en fait, c'est contre lui-même qu'il entre en colère : il entre chez lui. Quand nous entrons en colère, nous entrons chez nous. Il est presque le prophète de lui-même. Il est, lui, le lieu de sa propre interprétation mais il n'en sait rien. On ne peut être le prophète de soi-même - il faut un témoin.

Ce texte est comme la structure d'un rêve si on enlève les deux premières lignes.

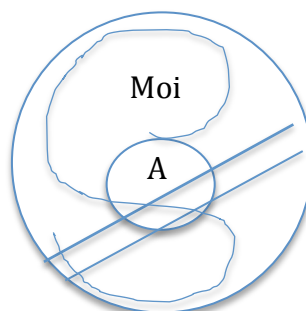
Toute figure est une figure du mensonge et de la vérité. Quand au nom du sentiment nous pensons en sortir nous entrons dans un mensonge plus grand. Quand David juge le riche, c'est la vérité qui parle. Il fait parler une image de lui-même qui dit la vérité mais c'est aussi pour ne pas percevoir le dédoublement en lui. C'est là que nous voyons que nous sommes pervers.

Au nom de quoi est-il pardonné ? Au nom de ce qui parle en lui et en l'autre et qui n'est pas lui. La vérité qui parle, non au nom du savoir supposé, mais au nom de l'amour. Ça suppose que la vérité qui parle soit la vie et non telle ou telle image que j'ai de moi qui est la mort. La parole n'est pas une médiation elle est l'origine et la fin. Le mensonge est l'image qui au lieu d'être médiatisée est prise pour la fin.

La position de David est celle du surmoi à savoir la loi en nous en tant qu'elle est séparée de l'altérité. Quand nous succombons au surmoi nous faisons notre propre loi mais la loi ce n'est pas de nous qu'elle témoigne. Il n'y a pas d'alliance sans la loi : pour qu'il y ait alliance il faut la reconnaissance de notre histoire et de notre fin.

L'arrivée de l'hôte est le point d'ouverture du texte. Il est l'entrée dans la transgression, le signe de ce qu'est l'homme : l'homme est un voleur. Une parole ne se révèle que dans l'entre-dit référé au surmoi féroce. David découvre qu'il est soumis à la loi comme tout homme et il rétablit la parole.

L'analyste va être le veilleur, gardien de ce qui va se dire, de ce qui parle en lui. L'Autre (A) est ce qui parle en nous. Le statut de la parole est trinitaire, c'est l'esprit de ce qui s'engendre entre père et fils. L'Autre (A) est le lieu de la parole comme telle, comme trinitaire.



*Mensonge – men(s)onge – mens-songe.*

*Autour de la parole il y a un mensonge, le chapitre censuré qui témoigne de la parole en ne l'étant pas. Le sujet est dédoublé dans la dualité du moi. On ne peut accéder au mensonge de nous-même que par l'interdit et l'interdiction : par la loi. Si le mensonge est la parole qui ne veut pas de la parole, il ne va être joint que là où nous transgressons. Le suicide est le refus de la rencontre : je meure pour ne pas mourir.*

*On essaie toujours de se faire justice à soi-même ce qui entraîne des sentiments de culpabilité qui n'en finissent plus. Le sentiment de culpabilité se situe du côté de la sphère imaginaire. Si on enlevait aux gens le sentiment de culpabilité ils feraient une déprime. Nous ne pouvons en sortir que par la médiation que nous sommes divisés face à un autre.*

*Quand le riche fait le faux don de la brebis, il sait qu'il vole et ne le sait pas : c'est tout le rapport conscient/inconscient. Nous faisons l'expérience qu'il y a quelque chose en nous qui frelate la vie à l'entrecroisement d'un espoir de vie ce qui nous fait croire à la vie éternelle. Nous voudrions que le mensonge soit vrai, que la mort soit la vie. Nous croyons que la mort est contre la vie en spécularisant vie/mort.*

*La révélation du don passe nécessairement par la méprise : David se prend pour Dieu tout puissant pouvant faire tout ce qu'il veut.*

*Toute parabole contient une figure générale permettant l'identification de tous les lecteurs... sans doute plus que le mot d'esprit.*

4/6/88

## **Reproches de Nathan 2**

*L'imaginaire est la porte d'entrée dans le texte. Le point de vue qui est le nôtre sans que nous sachions que c'est le nôtre et c'est nécessaire pour entrer dans le texte. L'Objet(a) ne supporte pas d'être vu et il chute quand il devient symbolisable. Il y a acte de lecture quand nous sommes déplacés du point de vue imaginaire qui était le nôtre quand nous lisons. Quand il n'y a pas déplacement, il n'y a pas acte de lecture mais effet de mode ou de scandale (point d'aveuglement). Nos scandales, ce que nous dénonçons avec vigueur c'est toujours notre point d'occultation. Par exemple David qui dénonce l'homme riche.*

*Le rêve c'est ce qui naît en nous sans nous. Il n'est pas soumis directement à notre contrôle imaginaire qui, lui, ne s'exercera qu'au moment où le rêve est raconté. Le rêve c'est comme si c'était l'analyste qui l'apportait. Il va voir par quel bout le patient va rentrer dans son rêve mais surtout ce n'est pas à lui, l'analyste, d'y rentrer. Nous ne rentrons pas dans le rêve du patient pour que soit révélée la position à laquelle il a été fait obstacle. La parabole occupe la place du rêve.*

## **La parabole**

*1 à 4 - La parabole dit la manière dont la justice doit être rendue ou est rendue par le roi.*

*La sagesse, la sapience, c'est ce qui organise le monde, la manière dont on travaille. Il y a sagesse à partir du moment où on sait faire quelque chose ou dans la manière d'en rendre compte. Il y a danger de faire des analyses sans être entré dans notre propre sagesse. La sagesse qui organise le monde c'est la parole.*

*5 à 6 - La colère de David. Il dit la loi dans la révélation de ce qu'il est interdit de faire.*

*David entre dans la colère qui est en lui ce qui va nous faire entrer dans la colère. La colère dit des choses du plus profond de nous comme si*

elles ne nous appartenaient pas. Il faut être attentif à ce que l'on dit mais il faut un autre pour ça. En colère contre l'homme de la parabole, c'est l'analyste qui va commencer à déguster. Si l'analyste ne le supporte pas, il va réduire son analysant au silence. David dit la loi pour quelqu'un qui ne sait pas être lui-même. L'interdit qui fonde toute loi ne peut se faire que dans l'entre-dit.

7 à 12 – La révélation que cet homme condamne c'est toi.

Sous le coup de la loi c'est la vérité qui parle, la vérité de son histoire : Ce n'est pas parce que le prophète le dit mais parce que David reconnaît dans la parole du prophète la Vérité qui parle en lui.

1 à 15 – Le retournement : j'ai péché contre Nathan, contre la vérité. J'ai péché contre vous, contre mes parents.

L'analyste risque d'être pris pour l'Autre (A). Malheur à lui s'il le croit ou s'il ne veut rien en savoir. Il y a jonction entre David et celui avec qui il avait fait alliance alors qu'il y avait disjonction au départ entre David et Yahvé.

La sapiens de l'analyste c'est le silence, l'attente. La lecture rapide ou l'écoute rapide c'est se précipiter sur ce qu'on en imagine. Toute prétention de dire la vérité sans passer par la perte du mensonge est idéologique. Découvrir la vérité qui parle en soi ne peut se faire qu'avec un autre. Nous voudrions que le mensonge soit vrai, que notre image soit vraie. Quand les parents se bagarrent, les enfants qui regardent ça portent le mensonge de la génération. Quand on est dedans on n'y voit rien et alors le scandale éclate.

#### La problématique du signe (de 1 à 5)

« Comme sa fille » C'est un bétail qui n'est pas comme un bétail et même, c'est comme sa fille. C'est un élément de possession qui n'est pas comme une possession mais au contraire, indique chez celui qui n'a rien, comme une non possession. Acheter, nourrir, grandir, manger, boire, dormir, c'est la vie. Cette tendresse indique ce qui fait vivre. Cette brebis est le signe de la présence dans la génération, c'est le signe de la présence qui s'engendre dans la génération.

Est signifiée la présence là où ce qui se possède, ne se possède pas. La vie est signifiée dans l'ordre d'une possession comme ne se possédant pas : la vie se donne.

Pour le riche, l'élément d'une possession dans la présence n'existe pas. Il est jaloux de la brebis qui fait vivre le pauvre (pour le riche la brebis n'est pas un signifiant mais un tout). Il veut prendre au pauvre ce qui le fait vivre. Ce n'est pas parce qu'on est pauvre ou riche qu'on est homme. Être riche c'est tout posséder. Devenir homme, c'est que le tout ne devienne pas tout.

« Elle est comme sa fille » (14 4-17 3), elle est signe de la vie qui se donne, qui est donnée : aucun signe n'est dans l'ordre de la possession. Le riche n'est pas sensible à la réalité du signe. La seule manière de signifier la présence dans l'ordre de la possession c'est l'interdit – ce crayon est à moi – référé à un entre-dit, à une altérité. Il faut que l'objet interdit soit signe.

- Une brebis avec présence

- Un hôte sans présence

L'homme riche ne peut rien faire de la présence. Si nous sommes dans l'ordre de la possession, nous ne pouvons recevoir. Le riche, s'il donne quelque chose de son tout, il perd son identité de riche. Il ne peut donner quelque chose qui n'est pas du signe de quelque chose qui se donne.

La faute du riche c'est de n'avoir pas de pitié. La pitié c'est le rapport de filiation, c'est le devoir qu'on doit vis à vis de ses parents et de Dieu. Il

*n'a pas reconnu le signe de la pitié, alors que c'est ce qui passe entre le pauvre et sa brebis. L'enfant, c'est ce qui se dépossède comme n'étant pas ce que l'on possède : c'est comme la filiation. Alors, il ne peut rien faire pour un hôte.*

*Il n'y a pas d'homme qui soit riche ou pauvre puisque c'est la même vie. La justice c'est d'interpréter ce que nous avons comme signe de la vie. Nous avons à confesser une faute dont nous ne sommes pas conscient. Nous sommes toujours tenté de croire que nous serons quelque'un quand nous aurons tout.*

*L'hôte est ici le personnage central : le voyageur. David, fut-il roi, est un homme comme les autres et il ne doit pas l'oublier car alors il oublie la pitié : reconnaître son rapport de filiation. Le péché c'est de ne pas avoir eu pitié. La royauté du roi David est fondée sur le pardon de l'homme David : David le transgresseur par excellence.*

*David va se précipiter là où imaginativement il se trouve : cet homme c'est le roi mais c'est un homme. L'interprétation de Nathan rejoint ce qui se dit en lui par l'interprétation de la loi.*

*Pour être un homme, le riche qui a tout doit recevoir un hôte, donc un plus « un », mais pour quelque'un qui a tout c'est insupportable, car tout plus « un » n'égale pas tout et tout plus « un » qui n'est pas comme tout ce qu'il possède fait du tout du riche, un pas tout : donc un tout pas vrai. Le tout posséder n'est pas le tout de la vie : donc le tout n'égale pas le tout.*

*Le pauvre n'avait rien – une brebis « comme sa fille » un qui n'était pas comme rien : quelque chose du tout qui n'est pas affecté du même signe de la possession que le tout car rien sauf « un » n'est pas rien. Ce qui fait du premier rien un rien pas vrai.*

*Le plus « un » de tout, la présence, met le riche en péril. Le sauf « un » de rien du tout, métaphore de la présence, met en péril le pauvre : ça excite la jalousie du riche.*

*Posséder, c'est oublier que cela nous a été donné. La seule manière de ne pas l'oublier, c'est de donner, c'est à dire accepter que ça puisse se donner à travers nous.*

1/10/88

p. 272 § 1 – p. 150 §-3

**Nul n'est censé ignorer la loi...** exprime la vérité où notre expérience se fonde et qu'elle confirme. Nul homme ne l'ignore en effet, puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons, y ayant fallu les Danaëns détestables qui viennent et fuient par la mer pour que les hommes apprennent à craindre les mots trompeurs avec les dons sans foi. Jusque là, pour les Argonautes pacifiques unissant par les nœuds d'un commerce symbolique les îlots de la communauté, ces dons, leur acte et leurs objets, leur érection en signes et leur fabrication même, sont si mêlés à la parole qu'on les (les argonautes) désigne par son nom (la parole).

### ***Nul n'est censé ignorer la loi***

**Les Danaëns** : c'est une référence à un vers de Virgile dans l'Enéide.

« *Timeo Danaos et dana ferentes* » : je crains les Danaëns (les Grecs) même s'ils apportent des cadeaux. (Littéralement : « et les dons qu'ils apportent). Il s'agit d'une phrase prononcée par Laocon, le grand prêtre de Troie à la vue du don que leur faisaient les Grecs : le cheval.

**Les Argonautes** sont les compagnons qui secondaient Jason dans la quête de la Toison d'or sur la nef Argos (la rapide). Ils sont sur le navire

symbolique du don, de l'échange. Argo est aussi une sorte de ragoût que partageaient les sociétés de gueux... d'où argot.

... qu'on les désigne **par leur nom**. Par le nom de la parole. Un nom si mêlé à la parole qu'il désigne, c'est la définition du sacrement qui est don d'un objet qu'une parole accompagne : don mêlé à la parole.

Le nom ne va plus être référencé à la qualité de l'objet (ordre de la signification) mais au pacte de celui qui donne avec celui qui reçoit. Le pacte est dans la fiabilité de la parole. Il n'y a pas de parole sans foi. Il n'y a pas de trahison sans une parole à laquelle on a accordé foi. Il faut le langage, quelque chose qui est entre les sujets et qui renvoie à autre chose que la matérialité dont ils parlent.

**Les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons.** Il s'agit de la vie qui est le premier don la première parole.

La lucidité qui nous enfonce dans notre savoir peut avoir malgré tout un effet d'ouverture chez l'autre : c'est pour cela qu'on peut transmettre de manière perverse la vérité. La lucidité s'oppose au discernement.

Ce qui parle en nous dans le premier don est perverti. Nous naissons là dedans parce qu'originellement il se dit autre chose : par exemple, que la vie qui nous est donnée ne nous est pas complètement donnée. Nous n'avons pas la possibilité de dire la vérité sans retraverser notre propre perversion.

C'est la loi médiatrice qui nous fait vivre. On a droit à la justice que pour autant qu'elle nous a été donnée. Ce sont les vivants. Il suffit que la vie nous ait été donnée pour qu'on ait le droit de vivre et on ne peut revendiquer le droit de vivre que si la vie nous a été donnée. Le droit à la mort c'est le refus du don de la vie.

Le droit est fondé sur la justice, un don qui se donne avec la vie. Soumis à la loi, on a des droits et des devoirs mais on peut faire fonctionner la loi selon notre justice. La loi du père pour un enfant n'est efficace que si le père est lui-même soumis à la loi.

Si on laisse filer la loi, il n'y a que ceux qui « ont » qui peuvent avoir davantage : c'est le don de la vie qui fonde le droit à la vie. La justice est fondée sur un rapport d'altérité – il n'y a d'altérité qu'originnaire – mais dès le début quelque chose est tordu dans le don de l'origine. Il n'y a de loi que pour autant qu'il y ait des sujets de la loi. Là où la loi disparaît, la rationalisation s'installe et on se met à justifier des choses. C'est le moment d'aller en parler à quelqu'un qui puisse vous le dire : c'est la reconnaissance qu'il y a des dons.

5/11/88

Un mythe peut être plus vrai que ce que l'on dit d'exact : c'est un élément de discernement que d'entendre sur quel registre fonctionne un discours. Il a recours au mythe pour nous introduire à la structure du symbole. Dans ce mythe, il y a à la fois vérité et mensonge. La figure est le lien où la vérité et le mensonge jouent ensemble.

Le mensonge est une parole qui ne parle pas : c'est pourquoi le mensonge est en son essence pervers, car la parole y est détournée de son orientation qui est l'altérité. Il y a « moi » à la place de l'autre et le mensonge à la place de la vérité.

Il n'y a d'accès au discernement que dans le champ analytique. « ...sont si mêlés à la parole qu'on les désigne par son nom » : C'est la parole qui est originnaire. Il n'y a pas de discernement sans parler. Nous parlons et nous ne parlons pas d'une parole originnaire. La parole originnaire nous ne pouvons qu'y croire : à notre naissance nous ne pouvons qu'y croire. Le roman familial c'est une légende. La vérité qui parle, parle à travers mythes, romans, légendes.

*La structure symbolique c'est l'articulation du non-savoir au savoir. C'est dans ce que nous savons à travers ces grilles – mythes, romans, légendes – que se révèle le non savoir qui parle.*

*Le rapport entre la tromperie et le don : le don est lié à la reconnaissance. Le don ce n'est pas la chose. Il n'y a de don que quand il y a pacte, reconnaissance de celui qui donne et de celui qui reçoit : c'est la structure symbolique. Le don va bien au delà de la simple valeur d'usage. Pour qu'il y ait structure de don, il faut compter jusqu'à quatre : le donateur – le donataire – un don – l'esprit c'est-à-dire la manière de donner.*

*La manière dont je parle vaut mieux que ce que je dis : on ne peut donc réduire nos patients à ce qu'ils disent. On est là pour dire que le mot n'est pas réductible au mot. Il n'y a pas d'hommes qui ne parlent pas la loi du langage. Quand le mot perd sa valeur d'usage il devient signifiant du sujet qui parle, du rapport du donateur au donataire. Le sujet du don n'est pas le « moi ». La castration pointe le sexe comme lieu d'échange et il perd alors sa valeur d'usage. Il n'y a pas de castration sans parole.*

*... le mot libéré de l'hic et nunc... ici resurgit la forme de la médiation : l'interprétation c'est la libération de l'hic et nunc car elle ouvre sur ce qui dure.*

3/12/88

Cette séance du séminaire a été consacrée au commentaire du texte

### « Nul n'est censé ignorer la loi »

SE\_SAM 2

Si quelqu'un était censé ignorer la loi, il ne serait pas soumis à la loi et, par le fait même, il ne serait pas sujet du peuple régi par cette loi : il ne serait pas citoyen. Il n'existerait pas. De la même façon que l'on dit qu'il y a un vide juridique quand une action n'a pas de signification légale, un homme qui ignorerait la loi – c'est-à-dire qu'il n'y serait pas soumis et, par là, établi comme sujet de droit – serait dans le vide. Il ne serait pas un homme faisant partie de l'univers. Qu'il en convienne ou non, l'homme en tant qu'homme - c'est à dire en tant qu'il parle - est soumis à la loi du langage. Hors de cette soumission à la loi du langage qui fait du sujet de la loi un obéissant à la parole, l'altérité qui fonde la parole et qui le fait sujet ne pourrait même pas être pensée. Elle n'existerait pas non plus.

Parler de loi du langage implique pour le sujet humain une référence ontologique à la parole. L'homme est un être de parole. La parole en acte définit le genre humain et avec lui, l'univers - le monde en tant qu'il est pensé comme une unité, l'humanité. Pour Lacan, la loi du langage implique donc que ça parle. Si l'on oubliait cette référence à la parole et, du même coup, à l'Autre du désir, la loi du langage se réduirait aux règles d'un fonctionnement linguistique dont le sujet humain serait une pure conséquence logique et nous serions dans une sorte de gnose. Les mots ne seraient que des mots. Ils se donneraient, ils seraient des dons qui n'impliqueraient pas la vie de celui qui donne et pas davantage celle de celui qui reçoit. En fait, il n'y aurait plus de don, il n'y aurait que des choses. Et les mots ne seraient qu'une chose verbale sans rapport avec le don de la vie. Il n'y aurait plus, en termes lacaniennes, de signifiants. Et, partant il n'y aurait plus de sujet.

*La loi du langage, c'est un langage qui fait loi. Les mots dans la mesure où il ne renvoient pas à la fonction d'usage, renvoient au sujet et alors les mots sont signifiants du sujet. La nomination, c'est un mot qui a perdu sa fonction d'usage et comme tel il est signifiant.*

*La où il y a loi, il y a peuple.*

*Cliniquement : - dans la psychose, l'homme non soumis à la loi du langage ne sait plus qu'il est parlant. Dans la mesure où il est en retrait il n'existe pas, il est référé à la non existence de sujet mais aussi, il n'y a pas d'autre.*

*- dans la perversion, la transgression est constante.*

La loi du langage ne renverrait plus à une parole créatrice et nominatrice (comme le dit Lacan lui-même) mais à un fonctionnement normatif ou à un système. Fût-il, ce système, doté du prestige de la signification. Au lieu d'être le lieu de l'ouverture à ce qui parle dans le monde, les signifiants charnels - les mots en tant qu'ils animent le corps - verrouilleraient le sujet dans leurs chaînes. Ou encore le sujet parlant serait logiquement déduit du jeu des signifiants. On peut tenter de lire ainsi Lacan, encore qu'il soit alors difficile de rendre compte des notions ou des concepts d'Autre, d'origine et de parole qu'on ne peut exclure de son élaboration sans qu'elle s'effondre.

*Dans l'analyse, combien « comprendre », c'est le risque de ne jamais toucher l'altérité.*

Cette précision sur l'expression la loi du langage dans l'œuvre de Lacan est capitale car elle engage la manière de lire. La référence à la parole et à la dimension d'Altérité y constitue le sujet : elle creuse l'écart où se loge, dans l'acte de parler ou d'écouter, la foi (croire en ce qui ne se voit pas) qui préside à toute rencontre, voir à toute naissance humaine s'il est vrai que toute rencontre réactive le sujet naissant. Cet écart est le lieu où la confiance faite à celui qui donne la parole ou la vie se mesure à l'empan du mensonge ou de la vérité. Cette référence à l'altérité, dans l'ordre de la parole et de la vie données, fonde la loi du langage sur ses effets dans la chair : ou les effets dans la chair sont de vie pour le sujet quand bien même la chair souffre, ou les effets sont de mort pour le sujet quand bien même la chair vit. Dans le premier cas, la parole à laquelle l'homme obéit dans la loi du langage est la vérité. Dans le second, elle est mensonge.

Cet écart ou cet espace de la foi où s'établit la différence entre parole et langage fonde en même temps la différence partout retrouvée dans notre expérience, entre le sujet de l'inconscient et le moi de sa représentation imaginaire. C'est de cette différence que surgit le désir. Et c'est aussi en elle que gît le mensonge. Entendons bien : le mensonge ne vient pas à la place du désir - comme si c'était un autre désir - il le pervertit, il le détourne de son but ou, si l'on veut de son Objet : L'AUTRE.

*Le mensonge n'est pas autre chose que la vérité : c'est la foi dans la vérité qui est pervertie, le désir est parti. Quand l'image de soi vient à la place du désir de l'autre, l'autre est réduit à l'image de soi.*

On entrevoit que c'est dans ce rapport de la loi à la parole constitutive du genre humain que réside l'ordre symbolique. Je veux dire par là que toute rencontre subjective implique cet ordre et que la vie et/ou la mort dont cette rencontre est le lieu ne se donnent à discerner que sur l'axe de la vérité et du mensonge. Sans lui, le concept même de loi s'effondre.

Nous ne nous étonnerons pas alors qu'introduisant la loi à l'articulation de la parole et du langage « où notre expérience se fonde », Lacan évoque « la crainte des mots trompeurs » - surtout les premiers - « avec les dons sans foi ». \*

Celui qui est soumis à la loi est constitué par l'ordre symbolique qu'elle instaure, comme sujet de la loi, ayant droits et devoirs. Mais si le don de la loi, le don du langage est sans foi, les mots ne sont plus que des mots et ils renvoient au sujet en tant qu'il est vide de la parole ou de l'altérité qui le constitue. Il fonctionne comme sujet dans le discours, mais ce n'est pas vrai qu'il l'est. Ou du moins il s'épuise à se le prouver. À cet endroit nous touchons le sable du mensonge sur lequel la maison humaine peut se construire. Ce mensonge est sable parce qu'il est inconscient. Il sera détecté avec l'écroulement de la construction qui tente de le cacher.

*Le pervers passe son temps à dénier la loi. « La vérité me fait peur parce que je ne pourrai plus faire ce que je veux ». Donc il dénie la loi pour ne pas se voir menteur. Nous naissons dans un langage pervers.*

*Le phobique a peur du mensonge : « Si je parle, je suis perdu ! »*

Très vite on peut traduire : celui qui est soumis à la loi des humains, celui qui est vivant-parlant, le parlêtre, vit de la parole et du désir de l'autre. En toute justice et parce que la vie lui est donnée, il a le droit et le devoir de vivre selon la loi des vivants, il a le droit et le devoir de parler « **puisque la loi de l'homme, nul ne l'ignore en effet, est la loi du langage** ». Il n'y a pas d'homme sans langage et cette loi du langage est constante référence à ce qui parle en l'homme et entre les hommes, à ça qui parle, à la parole qui se révèle comme l'ÊTRE par lequel et auquel la loi du langage ordonne l'univers.

En 1955, dans une conférence publiée dans le livre II (p. 354) du séminaire Lacan écrit : « Sans doute, quelque chose qui n'est pas exprimé n'existe pas. Mais le re-



foulé est toujours là, qui insiste et demande à être. Le rapport fondamental de l'homme à cet ordre symbolique est très précisément celui qui fonde l'ordre symbolique lui-même - le rapport du non-être à l'être.

Ce qui insiste pour être satisfait ne peut être satisfait que dans la reconnaissance. La fin du procès symbolique c'est que le non-être vienne à être, qu'il soit parce qu'il a parlé. (c'est moi qui souligne). Qu'il soient corps parce qu'il a parlé...

Depuis le commencement, depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons, depuis la naissance, le langage réfère à ce qui parle en l'homme – on pourrait dire : à ce qui parle l'homme – et à ce dont, ayant un langage, il parle.

Entre le langage et sa source, la parole vivante ou la vie parlante se donne en donnant le droit de vivre. Dans l'écart de cette articulation s'inscrit la tromperie car on peut toujours douter de la parole : cette articulation exige la foi en celui qui parle et fait de la parole une promesse. Cette foi qui est la dimension exigée de la parole en vérité, se révèle être le lieu originnaire de la tromperie avec les dons qui la nient quand la parole qui les accompagnent ment, quand la parole qui les signifie n'est plus signifiante de la naissance du sujet dans la chair en laissant entendre qu'elle l'est. Alors, le « oui » et le « non » se confondent et la vie n'est plus discernable de la mort. Le sujet se perd dans les oubliettes de la chair où il s'épuise faute de pouvoir naître au jour de la parole par la médiation de la loi donnée et reçue.

Il n'est pas rare d'entendre au cours du travail analytique le gémissement d'une chair qui est devenue prison et oubliette du sujet. Dans la chair, là où le sujet est appelé à naître, il est oublié. Bien mieux, au profit du dédoublement qui l'enferme, il s'oublie.

« Je suis dans un mensonge qui fait que je suis plus heureux dans mes chaînes que dans mon corps et dans ma vie. À la fois, ça me maintient et à la fois ce ça me paralyse et c'est tout le temps comme ça.

... quand les gens me parlent d'eux, ça me touche trop à l'intérieur de moi, je ne peux pas entendre. Alors je ne dis que des banalités.

Les écouter je ne peux pas tenir. C'est comme du cristal ça risque de casser en moi... tout de suite j'arrête et je rationalise. Et si je parle avec des amis de trucs à moi j'ai l'impression qu'après ils vont me posséder, me manipuler, ils vont en profiter pour avoir un pouvoir sur moi.

J'ose pas faire confiance. »

L'évocation du cristal qui se brise à la résonance de la parole dit bien ce qu'ailleurs on appelle le cœur de pierre qui touché par la parole devient cœur de chair. La transparence glacée et la dureté du cristal sont souvent l'apanage de la perversion. Les mots ne laissent plus espérer la réalisation de ce qui est promis dans la fois en une parole et tout l'univers passe sous le contrôle de l'œil. Le mythe vient ici au secours de Lacan comme de nous tous : nous savons qu'il y a foi dès l'origine, parce que nous éprouvons - parfois jusqu'à la psychose – qu'il y a tromperie dès l'origine. Je dirai volontiers que c'est cette origine que la psychose veut contrôler avant de s'engager dans l'histoire. C'est ce qui nous permet de penser une parole originnaire. Nous ne pouvons pas penser le don de l'origine - et l'origine est nécessairement don - hors de la question de la vérité et du mensonge et de la perversion du désir.

Ce qui est à redouter dès l'origine c'est que la parole ne soit pas parole vraie : qu'elle soit mensonge. Si la parole n'est pas la parole, on ne peut y ajouter foi – comme on dit - et la vie qu'elle promet n'est pas la vie. Alors tous les dons reçus et toutes les paroles entendues qui renvoient nécessairement au don et à la parole originaires sont suspectés et font craindre un donateur - géniteur et/ou créateur - qui se servirait de ce qu'il donne, la vie, pour prendre et garder, pour emprisonner ou s'enrichir en absorbant et en s'engraissant de celui-là même auquel il a donné la vie. Il ne donnerait que pour reprendre. Le mythe de l'ogre ne date pas d'hier et il est père ou mère. Il n'y a plus de loi du langage il y a un sauve-qui-peut qui transforme le langage en bouclier ou en coquille de cristal qui n'autorise aucun passage de l'insu au su, pour que ne se cachent pas l'horreur de la méfiance et de la peur à entrer dans le temps d'une histoire ou l'œil fige et fixe dans la mort.

« Je me demande si le moment le plus douloureux de la vie, dit un patient, c'est pas de parler, d'avoir choisi de parler et de s'être

fait avoir dans ce choix. Comme si ça avait été un marché de dupes... après j'ai pas eu assez de courage ou assez de force par rapport à mes parents, à mon père. Je me suis toujours écrasé. C'est-à-dire que lui, il instaurait la manière dont on devait dire les choses... mais je suis jamais allé à... pour moi, avoir une idée, c'est à moi et la dire à un autre, c'est une dépossession. Le piège c'est de s'accrocher à ce qu'on pense, à ce qu'on imagine être comme à une chose (qui est véritablement).

Et quand j'en parle ici, je vois bien que ça n'a pas plus d'importance que ça. Mais c'est important d'en parler pour ne pas rester accroché à ce qu'on imagine en fait ».

Cette histoire de nos jours n'est pas différente en sa structure de la scène mythique que Lacan nous rappelle et dont il tire, à sa manière, la leçon : « je crains les Grecs même quand ils font des dons » écrit Virgile en un vers devenu dicton et sur la trace duquel Lacan nous met en employant le mot qu'il forge Danaëns. « Timeo Danaos et dona ferentes ». (cette formule est devenue dicton aussi bien d'ailleurs que règle de grammaire qui fait valoir le « et » dans le sens de même). Virgile met ces paroles de l'Énéide (II,49) dans la bouche du grand prêtre Laocon pour dissuader les troyens de faire rentrer dans leurs murs le fameux cheval de bois que les grecs avaient perfidement laissé sur le rivage. Ce piège dénoue les noeuds du commerce symbolique qui unissaient les îlots de la communauté à travers les dons, les actes, les objets et leur fabrication, par un lien de parole dans lequel ils demeuraient et dont Lacan voit une marque, je suppose, dans le signifiant « argo » (argot ?) des argonautes sur lequel les habitants des îlots naviguent.

Les dons deviennent symboles dans l'échange quand ils perdent leur valeur d'usage : ils signifient alors le pacte de ceux qui se reconnaissent dans un commerce de paroles échangées. C'est le contrat qu'ils (les symboles) signifient alors et non ce pour quoi les objets donnés et reçus sont faits : les vases sont vides, les boucliers sont trop lourds, les gerbes pleines de poussière, les pics inutilisables.

*Il faut que les femmes perdent leur fonction d'usage, d'épouse et de mère pour devenir elle-même. L'objet symbolique est l'objet qui perd sa valeur d'usage pour devenir signifiant du sujet.*

Quand un objet devient signifiant, il renvoie aussi au sujet qui parle et le donne, et pas seulement à la signification d'usage. Voilà ce qui fait la nature du langage. Lacan dira ailleurs à propos de cette neutralisation de la signification dans le signifiant qui constitue la nature du langage humain que le concept tue la chose.

Après avoir réglé son compte en quelques pages avec Monsieur Jules H. Massermann, Lacan revient à « **l'objet symbolique qui a perdu le poids de son usage, mais dont le sens impondérable entraînera des déplacements de quelque poids** » (p. 275 § 3 – 154 § 3).

Et il repose la question : **est-ce donc là la loi et le langage ? Peut-être pas encore.** (id).

Il manque « **quelque chose** » qui achève le symbole pour en faire le langage. Et « **pour que l'objet libéré de son usage devienne le mot libéré de l'hic et nunc, la différence n'est pas de la qualité, sonore de sa matière, mais de son être évanouissant où le symbole trouve la permanence du concept** » (p. 276 § 1 – p. & 155 § 2).

\*

Si « loi du langage » il y a, cela veut dire que le langage est le lieu, ou le champ des incidences, ou des points de rencontres des relations qui s'entretiennent dans l'homme avec l'ordre symbolique, c'est-à-dire avec ce qui parlent en lui et dans l'humanité. Avec le langage, se règle le jeu des incidences du sujet dans son rapport au monde, aux autres et à lui-même. Ce langage, en tant que rapport de ce qui se dit à ce qui ne se dit pas, définit l'inconscient freudien. Il définit de la même façon le refoulement comme une agrafe de ce qui est dit à ce qui n'est pas dit, du su à l'insu et, finalement, de l'histoire à l'origine. Il faut même dire : du commencement à l'origine.

*La peur du phobique, c'est la peur de parler.*

*Ecouter un psychotique, c'est l'écouter là où il n'est rien. Cela ne se déduit pas d'une technique, même si pour cela on a besoin d'une technique.*

*Parler c'est le rapport du sujet à l'altérité. La parole se conçoit en nous avant que nous la concevions. La parole nous conçoit. Nous ne faisons l'expérience de la parole qu'en parlant.*

*Se sentir dépossédé quand on parle est à articuler à avoir envie de voler l'amour du père ou de la mère, peur qu'on vole nos enfants ou nos idées. Dans la phobie avoir peur qu'on me vole mes enfants, mes idées, cache la crainte/désir d'avoir voler ce qui fait vivre ou parler.*

*On ne peut faire l'expérience de la parole qu'en parlant. Ecouter ou parler vraiment c'est ouvrir la bouche en dehors du savoir ou de la jouissance de parler.*

*« Je ne sais pas parler*

*- Mais tu parles ».*

*- Comment apprendre à parler ?*

*- En parlant ».*

Nous avons vu cela longuement en étudiant l'article de 1915 « l'Inconscient ». C'est dans la coupure que le refoulement instaure, que le sujet peut être pensé.

**« La découverte de Freud est celle du champ des incidences (ce qui arrive), en la nature de l'homme, de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être. Le méconnaître est condamner la découverte de Freud à l'oubli, l'expérience analytique à la ruine »** (p. 275 haut – p. 154 haut).

7/1/89

p. 275 § 3 – p. 154 § 3

**Revenons à notre objet symbolique qui est lui-même fort consistant dans sa matière, s'il a perdu le poids de son usage, mais dont le sens impondérable entraînera des déplacements de quelque poids. Est-ce donc là la loi et le langage ? Peut-être pas encore.**

*Il va passer de l'objet symbolique aux mots signifiants. C'est la parole qui fait l'univers : il n'y a pas d'univers hirundinisé (les hirondelles p. 276 § 1) parce qu'il n'y a d'univers qu'humain. Il n'y a que l'homme qui parle.*

*L'objet symbolique ne devient symbolique que dans la perte de sa valeur d'usage à condition de garder aussi sa valeur d'usage. Le mot devient signifiant dans l'acte même de sa disparition.*

p. 276 § 1 – p. 155 § 2

**Ce « quelque chose » achève le symbole pour en faire le langage. Pour que l'objet symbolique libéré de son usage devienne le mot libéré de l'hic et nunc, la différence n'est pas de la qualité, sonore, de sa matière, mais de son être évanouissant (la perte) où le symbole trouve la permanence du concept.**

*Comment passe-t-on du symbole au langage ? C'est ce qu'ailleurs on appelle l'esprit. L'objet parole, le mot dans son apparition disparition résonne dans autre chose que dans l'air, il résonne dans l'esprit. On n'a plus accès aux mots dans l'esprit quand on a la tête pleine de mots : il n'y a plus de résonance dans l'esprit. Et alors il ne peut y avoir passage au signifiant.*

*« Le concept » est ce qui se conçoit dans l'esprit, c'est la réalité de l'esprit. C'est ce qui se conçoit qui est la conséquence de la disparition du mot.*

p. 276 § 2 – p. 155 § 3

**Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment originel dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la récréation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la pré-**

sence et de l'absence... naît l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

*Apparition-disparition est à mettre en parallèle avec tumescence-détumescence de l'objet phallique : c'est mettre dans un rapport de langage ce qui articule la chair et l'esprit.*

*L'objet symbolique, un vase par exemple, n'est plus un objet qui sert à mettre de l'eau mais un objet avec lequel on a bu ensemble. Le symbole atteste de la rencontre.*

*L'esprit c'est l'absence de l'autre dans la présence ou la présence de l'autre dans l'absence. C'est cet endroit que la pathologie va occuper. C'est le fait que le mot puisse apparaître ou disparaître, qu'il est articulable dans un langage. Les vagues de l'interprétation sont des vagues de mots qui jusqu'à présent n'avaient pas encore fait sens pour l'analysant.*

*L'inceste est grave parce qu'il est menteur dans l'ordre de la filiation et de la génération.*

*Ecrire sur le sable est une métaphore de l'esprit, inscription dans l'esprit qui nous ramène à quelque chose de l'attente et du désir.*

p. 276 § 3 – p. 155 § 4

**Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant et dont le support dès lors ne peut s'altérer, le concept, sauvant la durée de ce qui se passe, engendre la chose.**

*L'esprit est du côté du néant parce qu'il n'est pas représentation, il est même le lieu où les représentations disparaissent. Le néant absolu serait la négation de l'esprit : la psychose. La force de l'esprit c'est de pouvoir s'anéantir. C'est la résonance entre la chair et l'esprit qui permet la parole. La parole ne se transmet de génération en génération que pour autant que la chair et l'esprit sont différenciés. Objectiver l'Esprit, ou l'inconscient, ça voudrait dire qu'un objet pourrait le combler, que le désir pourrait être comblé par un objet.*

id. § 5 - § 6

**L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme... la vie des groupes naturels qui constituent la communauté est soumise aux règles de l'alliance, ordonnant le sens dans lequel s'opère l'échange des femmes, et aux prestations réciproques que l'alliance détermine.**

*L'alliance est déterminée dans la génération par l'échange des femmes. La femme est donc au cœur de l'alliance : c'est la métaphore de l'esprit. Il y a une manière d'être féministe qui est fondée sur le refus de l'esprit.*

*Le rapport mère-fille peut être un des lieux majeur de la violence humaine : la jalousie. Ce qui s'y joue, c'est l'origine. S'il n'y a pas de médiation dans le don de la vie, médiation par l'esprit, il ne peut y avoir de chair vivante. D'où la force que prend le parent par alliance qui n'est pas un parent selon la chair. L'articulation du père à l'alliance est ce sur quoi on peut s'appuyer (cuisse d'éléphant) : elle se fait dans la mesure où la femme le veut bien, où elle n'a pas mis du côté l'esprit, où elle parle.*

*Quand la Chair se prend pour l'Esprit, qu'elle ne fait pas la différence avec ce qui l'habite (l'esprit) il y a inceste. Réduire l'autre à sa chair, croire qu'on peut avoir l'objet de sa chair, c'est croire que ce qui lui a été donné lui appartient en propre. L'interdit de l'inceste est, de génération en génération, la condition pour que la Chair ne se prenne pas pour l'Esprit.*

*Dans une position trop proche d'un enfant avec sa mère qui viennent nous voir, nous sommes acceptés dans la mesure où nous sommes en position d'exclus. C'est à cet endroit d'exclusion qu'il nous faut retourner pour que ça s'ouvre.*

*L'alliance se fait généralement entre un plus fort et un plus faible et c'est une loi qui gère les conditions de l'alliance : il y a contrat.*

p. 277 § 1 – p. 156 § 1

C'est bien en quoi le complexe d'Œdipe en tant que nous le reconnaissons toujours pour couvrir de sa signification le champ entier de notre expérience, sera dit, dans notre propos, marquer les limites que notre discipline assigne à la subjectivité.

*Il est ici question de la loi du langage et de l'inceste.*

*Dans l'histoire d'Œdipe, la vérité qui parle c'est Apollon, l'oracle. Apollon était le dieu de la vérité. Laïos et Jocaste comme Œdipe tentent de détourner la prophétie.*

*-Laïos en exposant son fils Œdipe sur une montagne quand il apprit que celui-ci devait le tuer.*

*-Œdipe en fuyant ses parents adoptifs, Polybe, le roi de Corinthe.*

*Ce n'est pas parce que l'oracle dit ce qui va se passer que cela va se réaliser au pied de la lettre. La manière dont Œdipe et Laïos voulaient échapper à l'oracle, les fait tomber dedans. Prendre le discours de l'oracle au pied de la lettre c'est refuser d'entrer dans la parole. Laïos a eu peur pour sa peau, il ne se laisse pas interroger par l'oracle, il va plutôt essayer de faire de telle façon que la vérité ne soit pas. Et Œdipe, de la même façon, ne veut pas se reconnaître tueur, menteur, il ne veut rien savoir de ce qui parle (comme dans la genèse) il sort de la Loi en se faisant innocent.*

*Œdipe en tant que mythe est fondé sur deux hommes qui s'excluent dans l'ordre de la génération de ce qui parle. Le mythe rend compte de l'origine à travers un discours.*

*Le mot s'évanouissant (voir p. 276 § 2 – p. 155 § 3) perd sa fonction de mot. Être nommé, c'est être indiqué par un mot qui a perdu sa signification. Ce qui se conçoit dans l'esprit et donc comme objet de pensée et de langage, naît de l'évanouissement du mot de la même façon que pour que l'objet devienne symbolique il faut qu'il perde sa valeur d'usage. C'est dans la mesure où le mot perd sa valeur d'usage qu'il devient nom. Il ne s'agit pas que le mot ou l'objet n'aient pas d'usage, il faut qu'ils aient usage pour qu'il y ait rencontre. Mais dans la rencontre symbolique il faut que l'objet soit libéré de son usage et le mot libéré de son usage dans le langage. C'est l'usage qu'on en a qui intéresse la chair à l'esprit.*

*La perte est ce qui permet que chacun soit présent dans l'esprit de l'autre. L'esprit est du côté de l'absence et du creux sinon on est ramené à l'imaginaire.*

*Le nom qui désigne le sujet est le nom par lequel l'homme signe son acte. Donc parler c'est organiser l'ordre des objets.*

*Dans l'histoire d'Œdipe, le père et le fils se mettent en retrait pour qu'il ne leur arrive pas ce qui leur arrive quand ils se mettent en retrait.*

*Dans le rapport mère-enfant, s'il n'y a pas de place pour le père c'est l'angoisse de prendre la place. Le mot est une présence faite d'absence. C'est l'évanouissement même des mots qui est l'esprit. Ce n'est pas un espace : l'esprit est un lieu sans lieu.*

*Inceste = non chaste. L'enfant qui boit plein de jouissance digestive regarde le visage de sa mère. Le regard de la mère c'est le ciel... c'est là qu'on cherche ce qui parle et si on n'y trouve rien, on ne peut que bouffer. L'inceste est très digestif.*

*Il n'y a pas de sujet et il n'y a pas d'autre quand il n'y a pas de perte. Si ce qui parle dans l'enfant comme dans la mère ne fait pas référence au IL, ils ne sont pas dans un rapport subjectif (de sujet) mais dans un ON indifférencié où il n'y a ni JE ni TU. La non castration digestive laisse ouverte la béance d'un corps à corps qui va jusqu'à la confusion. La chair de l'enfant et de la mère s'enferment l'une dans l'autre sans référence tierce, sans aucune parole qui déferait les liens imaginaires. Parler suppose une structure ternaire : JE – TU – IL.*

*La tendresse c'est l'échange de mots qui parlent et c'est insupportable pour les gens qui sont dans le registre incestueux. Pour beaucoup, baiser avec tout le monde c'est éviter les mots qui parlent, avec ce fantasme sous-jacent, on trouve : si je parle, je meurs. Ils se vident d'eux-mêmes pour ne pas être dévoré. Les représentations de perte du sexe ou des viscères dans les toilettes ou la baignoire sont fréquents.*

*La vérité qui parle c'est la parole tierce, l'oracle dans Œdipe. Vivre c'est se souvenir ou croire qu'une rencontre a eu lieu (entre nos parents). L'inceste c'est nier cette rencontre.*

*Pourquoi y a-t-il une tendance à l'inceste et l'interdit de l'inceste ? Dans la femme se crée la confusion entre l'esprit et la chair : c'est croire que c'est la chair qui parle. Notre tendance à l'inceste indique notre désir de retour à l'origine. L'interdit n'autorise pas la confusion entre la chair et l'esprit et laisse ouvert l'espace de la parole qui est et chair et esprit.*

*- La parole est ce qui nous interdit.*

*- La toute puissance c'est la chair qui se prend pour l'esprit et qui ne parle pas : c'est le lieu de mensonge par omission.*

*- La toute puissance de l'esprit est ce qui peut se nier lui-même.*

*Œdipe se met à l'abri de ce qui parle (l'oracle). Comme Laïos, il a entendu le mot au pied de la lettre et a eu peur pour sa peau. Ils ne se laissent pas interroger par l'oracle. Œdipe ne veut pas se reconnaître tueur : il croit que c'est la compréhension qui le sauve. En se faisant innocent, il sort de la loi, il ne se soumet pas à la loi du langage.*

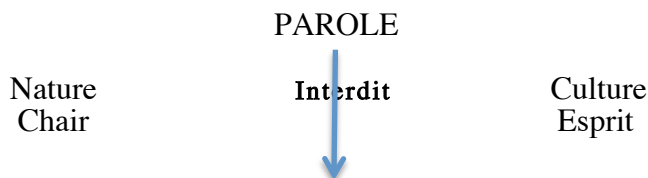
4/3/89

**« Nul n'est censé ignorer la loi »** débouche sur un concept : tout être qui parle est soumis à la loi du langage. Le symbole en tant qu'apparaissant/disparaissant est articulé au rien de l'Esprit. *La question symbolique se pose parce que l'homme parle. Ensuite « le nom du père comme support de la fonction symbolique » qui met la fonction du père du côté de l'origine. Le problème c'est l'articulation, dans le sujet, de la parole et du langage.*

**« L'homme parle donc mais c'est parce que le symbole l'a fait homme »** (p. 276 § 6). *Il s'agit du rapport alliance-langage. Une alliance se fait avec un étranger, le plus fort avec le faible, pour la protéger mais à condition qu'il applique les lois du plus fort.*

*Il n'y a pas de loi sans symbole, pas de symbole sans alliance. Passer de l'objet langage à l'alliance, c'est passer à la parole. La loi de l'accouplement dans l'alliance se superpose au règne de l'accouplement dans la nature mais nous allons plus loin en parlant d'esprit et de chair. On peut parler d'une loi extérieure à la chair, n'empêche qu'à faire tenir cette extériorité on fait disparaître l'intersubjectivité. Comment faut-il interpréter la loi du langage si ce n'est comme rapport de ce qui parle dans la chair et dans le monde : et non comme des éléments linguistiques qui produiraient le Sujet. Culture pour Lacan = Esprit pour Vasse. L'altérité est constitutive de l'humain : il n'y a pas d'alliance en soi seul, sauf pour les pervers (que nous sommes) dans le dédoublement.*

*L'inceste est interdit parce qu'il n'y a pas d'alliance. Dans l'inceste, il y a identité entre ce qui parle et ne parle pas et ça débouche sur la confusion des générations. Ça ne fait pas génération. L'interdit de l'inceste, interdit l'absence de différence entre l'esprit et la chair. C'est cette non adéquation, cet écart entre nature et chair et culture et esprit qui est le lien de la parole. La loi interdit la confusion entre nature et culture.*



## LOI

*La parole où se dit le sujet comme tel mais nous n'y accédons que par cette interdiction qui nous est donnée. La parole est le lieu d'engendrement du corps qui parle et nous n'avons pas d'accès direct à la parole. Ni Laïos ni Œdipe n'ont voulu reconnaître qu'ils étaient jaloux.*

p. 277 § 4 – p. 157 § 1

**Nous savons en effet quel ravage déjà allant jusqu'à la dissociation de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée, quand la contrainte de l'entourage s'emploie à en soutenir le mensonge.**

*Il s'agit de la dissociation entre chair et esprit. On n'a jamais résolu l'œdipe une fois pour toute.*

*La mère tyrannique est celle qui veut parler son fils et non l'alliance originiaire qui a constitué ce fils. Le comble de l'incestueux c'est d'interdire d'interdire car il n'y a plus de langage.*

p. 278 § 3 – p. 157 § 4.

**C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques identifie sa personne à la figure de la loi.**

*Est père celui qui est la figure de la loi où vient s'articuler l'histoire et l'origine, mais qui déconnecte du piège du rapport de l'imaginaire qui, dans l'ordre des sensations est toujours la première. La première image de l'homme c'est la femme. Il faut bien que ce soit le père qui tire l'enfant de cette image. Il tire l'enfant de cette image pas de façon extérieure mais que s'il est dans un rapport de parole avec la femme.*

p. 279 § 3

**... sa fin (celle de l'homme) trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne,- sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.**

*Être-pour-la-mort : un être qui serait l'interlocuteur de la mort, c'est la dénégation de l'altérité...*

*« Le verbe absout son être ou le condamne » : différencie le pécheur de son péché. Le pécheur identifié à son péché c'est la désolation du pécheur, c'est le refus du pardon, c'est l'exclusion, c'est ne pas pouvoir surgir comme homme dans l'alliance.*

15/4/89

**Il n'y a pas de loi sans symbole (sans parole)  
Il n'y a pas de symbole sans alliance**

SE\_SAM 3

p. 278 à 279 – p. 157 à 159.

L'inceste détruit la parole, il nie la différence entre l'esprit et la chair, il est transgression de la loi du langage, le nom du Père.

La parole marie l'homme et la femme. Elle est homme et femme. Sans elle, il n'y a ni homme ni femme. Et encore moins cet homme-là et cette femme-là. La parole est ce qui les unit dans la chair. « La preuve » qu'il en est ainsi, c'est que la parole ne prend corps que dans l'union de la chair. En temps qu'époux et épouse, ils se reconnaissent unis entre eux par la parole de la même façon que la parole unit en chacune de leur identité la chair et l'esprit. Métaphoriquement l'alliance, la-parole-qui-se-donne fait de leur chair une seule chair où la parole originiaire à laquelle la loi du langage les soumet, s'incarne dans l'enfant (infans). On

peut dire qu'au dédoublement de la chair et de l'esprit non unis par et dans la parole, vient se substituer - dans la visée du désir - une chair divisée par l'esprit qui se donne comme autre de la chair ou comme une chair différenciée, sexuée, signifiant l'esprit qui l'anime et la fait vivre comme un corps parlant et désirant, ce dont le nom atteste dans la suite des générations.

Par le désordre qu'il introduit dans cette suite, l'inceste fait prévaloir une connivence ou une complicité de la chair toujours corrélative de l'exclusion du troisième en tant qu'il est signifiant de la parole d'alliance. Un tel désordre implique la négation ou la dénégation toujours répétée (symptôme) de la nomination. Dans la structure œdipienne qui figure dans la génération la mise en scène « primitive » (c'est-à-dire la première mise en scène du rapport de la chair et de l'esprit pour un homme parmi d'autres) du nom du père dans la mère comme dans l'enfant, « **le mouvement tangentielle vers l'inceste qui se manifeste depuis l'avènement d'une communauté universelle** » (277) est l'expression du non-vouloir tenir compte « la contre volonté » de Freud à la source de la notion de conflit et de résistance) de l'alliance primordiale du père et de la mère avec la parole originaire. Il s'agit, dans cette brisure de l'alliance du refus de ce qui parle vraiment dans la tentative de faire parler ce qui ne parle pas, l'image de la chair. Alors la chair se prend pour l'esprit mais c'est toujours au prix de la mort de la parole, c'est-à-dire de la mort de ce qui parle ou du corps vivant.

Dans la figure œdipienne, le mouvement tangentiel vers l'inceste tend à détruire ce qui parle en l'homme ; dans le fantasme du meurtre du père pour s'y substituer, se révèle la contre-volonté d'un esprit qui serait à l'image que la chair a d'elle-même, c'est à dire d'un esprit se niant comme esprit qui se donne à disparaître dans l'unité spirituelle d'une chair multiple, là où la parole s'engendre dans un corps.

Le mouvement tangentiel vers l'inceste exclut l'homme parlant, l'homme spirituel, et met en place l'image de la chair qu'il fait parler – l'idole. Il fait déparler l'homme. Il est la marque du refus que la parole s'engendre dans le corps à l'articulation de la chair et de l'esprit. Il se manifeste dans le trouble en troublant la suite des générations. Par ce qu'il n'autorise pas la nomination de la chair, il est l'agent de la forclusion du nom-du-père en tant que le père est, dans le couple, la métaphore de celui qui donne l'esprit, qui fait vivre la chair de celui qui est présent dans l'absence à l'origine et au cœur du rapport mère-enfant. (La mère est la métaphore de celle qui donne la chair). Ce n'est que dans cette présence dans l'absence (esprit) que la fonction paternelle perd sa fonction d'usage - de géniteur - et que le nom du père devient ce qu'il est : le symbole de la parole qui fait l'homme dans la chair de l'enfant comme dans celle de la femme. (**C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historique identifie sa personne à la figure de la loi** p. 278 – p. 157).

Le père, dans la figure oedipienne nomme le fils de l'homme. Il le nomme dans la génération. Il donne la parole à un petit-d'homme en le déconfisquant d'une chair qui, sans lui, se prend pour l'esprit. Faut-il dire que la femme se prend pour l'esprit dans la mesure où elle revendique pour elle-même la vie qui, se donnant dans la chair, ne peut être que de l'esprit ? Elle prend la place de l'esprit quand il en est ainsi. Et elle le fait quand se trouve pervertie la parole c'est à dire quand l'homme et la femme n'écoutent plus ce qui parle, ne sont plus soumis à la loi de langage et que l'image de la chair, que l'imaginaire (des parents) projette, se donne pour l'esprit de la parole. Alors l'altérité de l'autre se confond avec l'image de moi dans l'autre.

Le désordre de la génération dont l'inceste est la clé naît de la confusion entre la chair et l'esprit : le dédoublement de l'image charnelle (qui fonde la vérité de l'homme dans l'image qu'il a de lui-même) se prend pour la division de l'esprit qui inscrit en l'Autre la vérité de la chair multiple de l'homme.

Une telle confusion a lieu quand la joie de l'esprit qui se donne dans la chair (la tendresse) se mélange avec la jouissance de la chair dans l'exaltation d'elle-même. C'est dans ce mélange que s'offre la nécessité de discerner le rapport intrinsèque du couple - aussi bien couple chair-esprit que homme-femme - à la parole : vérité ou mensonge, division et altérité ou dédoublement et mensonge. Un tel rapport ne se discerne que relativement aux effets de joie et de tristesse que procure la parole qui unit l'esprit ET la chair aussi bien que l'homme ET la femme. Ce rapport définit le genre humain comme corps où ce qui s'engendre dans le monde se fait connaître, se révèle par son nom. « **La loi primordiale est donc celle qui en réglant l'alliance superpose le règne de la culture au règne de la nature livré à la loi de l'accouplement** » (p. 276)



La tendance à l'exclusion de la Parole se signifie bien alors par la réduction de l'espace où ça parle dans l'humanité : entre la femme et l'homme, mais aussi dans la femme et dans l'homme, entre l'esprit et la chair. Quand la chair parle vraiment ce ne peut être qu'en esprit. Autrement et à tout le mieux elle fait symptôme. La confusion y détruit le symbole qui fait de la différence entre la chair et l'esprit aussi bien qu'entre les êtres le lieu où la parole s'engendre originellement dans l'histoire en renouvelant l'espace vide ou le manque par lequel ça qui parle ou Celui qui parle est rendu présent dans l'absence de générations en générations.

La tendance à exclure la chair vivant de l'esprit (et non pas se prenant pour lui) par et dans la parole, se reconnaît à l'orgueil d'un langage qui ne seraient ni reçu d'un Autre, ni échanger avec un autre : il ne se donnerait pas dans l'acte même où la parole existe et fait exister ce qu'elle dit. La parole ne serait plus symbole mais diabolique, celle du père du mensonge. Le père du mensonge est celui qui n'a pas de nom. C'est un esprit sans chair et une chair sans esprit qui prétend confisquer la parole à l'œuvre depuis les origines. C'est aussi une parole sans voix. Quelqu'un m'a dit un jour au cours d'une séance par ailleurs extrêmement muette : « Je crois que j'ai dû vouloir la mort de mon père avec tellement de force que ça me laisse sans voix ». Dans la famille d'un humain le nom-du-père est métaphore vivante, médiation qui réfère la chair des fils des hommes à l'esprit qui les fait vivre dans la parole comme leurs pères depuis l'alliance originelle. Elle les fait vivre tout autant que la chair de la mère qui est métaphore vivante, médiation qui réfère l'esprit des fils des hommes à la chair qui les fait vivre dans la parole comme leurs mères depuis alliance originelle.

Le nom-du-père est médiation de la PAROLE en tant que symbole originaire de la chair et de l'esprit : lieu de naissance de l'homme. Ce nom du père de l'homme n'est révélé que si l'homme parle en vérité. Autant dire qu'il ne se révèle que si la vérité parle, vit, devient corps.

Peut-être vaudrait-il mieux dire le nom-du-père-et-de-la-mère pour mieux laisser entendre résonner l'unicité de la chair dans l'esprit et éviter de prendre le nom-du-père comme un attribut masculin prévalant sur le féminin. Par définition, le nom ne saurait être un attribut.

Françoise Dolto avec ses mots à elle met l'accent « sur l'expérience vécue dans le corps » de l'enfant à cette articulation de la chair et de l'esprit, de l'homme et de la femme. A la demande qui lui est faite « d'en dire plus sur le sein porteur de la fonction phallique et sur son articulation », elle répond :

« Cette articulation se fait par expérience vécue dans le corps : du fait même que l'enfant est, dans son corps, confirmé dans son droit de vivre, par la plénitude que lui apporte le sein gonflé de lait. Et, s'il voit cette mère qui lui donne le sein, en compagnie d'un autre, s'il voit qu'elle le réfère à cet homme et qu'à son tour cet homme le réfère à sa mère, alors ce qu'il reçoit de la mère vient de la parole du père - ce que présentifie l'enrichissement de la vitalité de l'enfant : lequel se regonfle du fait que le père est le ressourcement affectif de la mère, laquelle, référée à celui-ci, devient le ressourcement affectif de son enfant. Ils sont tous trois responsables, chacun l'étant déjà à l'égard des deux autres par le lien génétique : puis après la naissance par la relation de l'objet partiel phallique satisfaisant le besoin. Tandis que la relation triangulaire d'amour va s'adresser au désir : c'est par ce qu'il la voit couplée avec un autre que le couple que l'enfant forme avec sa mère prend sens pour sa future sexualité consciente, à l'envi du désir de l'autre dans l'amour. (Séminaire de psychanalyse d'enfants tome II Paris, Seuil, 1985, p. 139)

Quand il est incestueux l'enfant de chair est réduit à un usage, celui de satisfaire la chair se prenant pour l'esprit qui s'engendre comme si la chair s'engendrait elle-même, s'aimait elle-même - sans paroles et donc sans autre et sans Autre - et n'était plus le lieu de reconnaissance de ce qui parle entre le père et la mère et l'enfant. Le rapport mère-enfant devient le support de ce qui se mange, de ce qui mange ou est mangé. Ce qui est incestueux s'oppose à ce qui divise la chair, à la parole châtrée et chatrante qui fait perdre au sexe sa fonction d'usage (de consommation) et réfère l'être sexué à la différence qui le fait être dans ce rapport historique à l'alliance originelle de l'esprit et de la chair.

Là est le paradoxe de l'inceste : il est apparemment le triomphe de la chair et il enferme le sujet dans la tête en le faisant prisonnier d'un dédoublement de l'esprit sans souffrance et sans joie, un esprit qui ne peut pas faire corps.

Si le sexe - le pénis - perd sa fonction d'usage, ce ne peut-être que par ce que la mère charnelle est aussi le lieu de l'esprit parce qu'elle est marquée par l'alliance d'une parole d'homme qui la fait femme de la même façon que le père est marqué d'une parole de femme qui le fait homme. C'est parce qu'ils ont le même nom (le nom du père) que les deux parents renvoient à l'unité du corps de l'enfant en tant que petit d'homme. Avec cette référence par le nom à ce qui fait l'homme, l'enfant n'est pas entièrement consommable pour le plaisir de la chair. Il n'est pas réductible à l'objet d'une jouissance digestive non différenciée de la jouissance sexuelle comme on le voit dans la passivité mortelle et morbide des êtres qui ne sont pas délivrés du fantasme de l'inceste. La chair de l'homme n'est pas réductible à l'objet. Sauf à nier ou à dénier l'esprit d'une parole qui fait parler la chair dans la dimension d'altérité qui constitue le Sujet. La preuve, si l'on peut dire, que la parole est vraiment donnée dans l'alliance conjugale ou que l'alliance conjugale signifie que la parole est donnée dans la chair, c'est qu'elle se donne dans la génération d'un parlêtre, elle se révèle dans la chair qui naît et qui parle.

L'inceste est du côté d'un sexe objectif non séparable de sa jouissance d'un usage pénien. Avec lui l'être humain ne devrait sa nature et sa puissance qu'à cet usage et non à ceci que la différence homme femme est le lieu de la parole qui s'engendre dans le rapport de la chair et de l'esprit. Quand le rapport entre les hommes - entre l'homme et la femme - n'articule plus la chair et l'esprit par et à la parole qui s'incarne, quand il ne signifie plus cette différence, quand il n'est plus sexe c'est-à-dire lieu d'articulation (identité et différence) entre l'homme et la femme aussi bien qu'entre l'esprit et la chair, dans la parole qui se donne, alors il est incestueux.

Il n'est plus qu'une différence objectivée qui ne peut perdre sa valeur d'usage et, donc, ne saurait s'indiquer comme agent et lieu d'une rencontre de parlêtres. Encore moins comme un agent et lieu (médiation) de la naissance d'un parlêtre.

Au contraire l'interdit de l'inceste est du côté d'un sexe subjectif - d'une différence subjective - et, par là, s'indique comme agent et lieu, comme pivot subjectif de la rencontre charnelle où s'engendre un parlêtre aussi bien que de la rencontre dans la parole originelle de la chair et de l'esprit. Cette rencontre originelle immédiate c'est l'impossible Réel. Dans l'histoire en témoignent le trouble, voire l'insupportable de toute rencontre avec l'autre pris pour l'Autre : ce qui est l'inceste. Soumis à la parole originelle qui le fait exister dans l'ordre de la reconnaissance (subjective) l'homme n'existe pas dans l'ordre de la seule connaissance (objective) : il n'existe qu'en tant qu'il parle et qu'il désire.

On voit que ce qui fait naître dans l'ordre de la reconnaissance ou de l'esprit, ne peut être qu'originelle : une parole originelle qui allie ce qui parle à ce qui ne parle pas, l'esprit à la chair, ce qui vit à ce qui ne vit pas. Et que ce qui existe dans l'ordre de la connaissance du bon ou du mauvais objet ne peut être que relatif à la reconnaissance de la parole originelle qui fait vivre comme sujet de la loi du langage. Et non relativement aux objets qui, eux, n'existent pas comme sujets mais comme images. Les images sont des objets que le moi peut faire parler hors alliance sur la scène d'un imaginaire où elles demeurent, hors parole, dans un pur rapport d'extériorité, dans l'ordre de la représentation.

Ce désir se fait connaître dans l'expérience intersubjective, à l'articulation de l'imaginaire et du réel, dans un ordre symbolique : celui d'une rencontre dont l'agent est la parole en tant qu'elle se donne à l'un et à l'autre originellement. Hors de l'origine, c'est à dire dans l'histoire et dans la chair où nous sommes, les effets de cette parole sont ceux d'un enfant, ceux d'une vie donnée. Et ces effets confirment la vie comme ce qui se donne originellement.

C'est dans l'enfant qui naît que le désir est reconnu comme l'esprit d'une parole de vie qui préside à l'alliance des parents comme à l'alliance de l'origine « qui fait advenir à l'être ce qui n'est pas ».

C'est aussi dans les rapports d'une parole qui fonde dans la chair les langages multiples qu'est confirmé sa vie - la vie du sujet - en tant qu'acte du don dans le partage - en tant qu'Autre.

(Relire p. 279 § 2 à 6 - p. 158 § 3 jusqu'à p. 159 § 3)

*L'interdit de l'inceste ménage le lieu de la parole en tant qu'il ne permet pas la confusion de la chair et de l'esprit. On reconnaît le fonctionnement de l'inceste par la plongée dans le mutisme quand une mère est prise pour le lieu de la parole et l'origine.*

p. 279 § 4 – p. 159 § 2.

**Mais ce désir lui-même pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige, dans le symbole ou dans l'imaginaire.**

*La parole c'est le symbole : par l'accord de la parole dans le symbole ou par la lutte de prestige dans l'imaginaire. La façon qu'a Lacan de l'écrire : ou... ou... souligne l'oscillation : le prestige, l'imaginaire. Le désir en tant qu'il est à l'articulation entre du symbole et de l'imaginaire. Le corps est l'articulation entre la parole et le langage.*

Id. § 5 – id. § 3

**L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soutient...**

*« Le peu de réalité » c'est ce qui fait qu'on a tellement de mal à croire à la réalité du désir. Il faut qu'il ait usage et perte de cet usage pour qu'il y ait fonction symbolique. La parole comme telle marie l'homme et la femme si elle est référée à l'alliance originelle qu'elle représente. La parole est homme et femme, c'est l'union de l'homme et de la femme dans la chair. La parole ne prend corps que dans l'union de la chair : l'enfant. L'humanité engendre une chair qui parle. « Si un être existe il enfante » (Maitre Eckart) : ce qui réarticule la question de l'existence et de la vie et sort le problème de l'existence d'une question philosophique). C'est l'irréductible de l'un et l'autre qui fait que ça parle. Sans parole il n'y a ni homme ni femme. L'identité de l'homme c'est qu'il parle. L'alliance, c'est la parole qui se donne originellement.*

*C'est le dédoublement qui a perdu le féminisme car pour lui il n'y a pas de différence de nature entre l'homme et la femme. Le lieu de l'esprit c'est le sexe : c'est dans la différence entre homme et femme, entre chair et esprit que se trouve le lieu même de la parole.*

*L'inceste fait fonctionner une connivence excluant le troisième qui représente la parole. Sans ce troisième, il n'y aurait pas de complicité. Là où le tiers est exclu, il y aura à plus ou moins brève échéance dissociation du couple. Cette relation trinitaire ne peut se penser que dans un rapport à ce qui parle, à un quatrième qui est l'origine même, la parole en tant qu'elle est l'origine.*

*Cette exclusion, c'est l'exclusion de la vérité qui parle et qui dit que l'homme est jaloux, qu'il veut posséder le don. Vouloir posséder le don : ce n'est pas un problème oedipien que nous allons rencontrer, ce sont des histoires digestives, à nous d'amener des signifiants digestifs là où ne sont indiquées que des choses de l'esprit. Cette possession réduit à rien pour pouvoir vivre.*

6/5/89

*« Se prendre pour », c'est l'envers de la nomination, c'est n'être pas nommé. C'est le dédoublement de la chair, la dualité.*

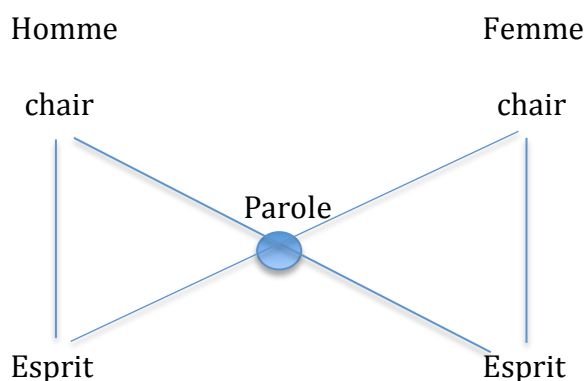
*L'esprit est ce qui fait vivre, mais quand la chair se prend pour l'esprit, il y a non-différenciation, sorte d'identification... c'est faire parler les images. L'axe de nos névroses, c'est donner un discours à ce qu'on imagine, prendre la chair pour l'esprit. Il y a alors dédoublement de la chair qui devient une autre chair.*

*Il y aurait deux dédoublements de la chair :*

- l'un qui nous tirerait vers la bête (le réalisme)
- l'autre qui nous tirerait vers l'ange (la gnose)

*La dissociation de la parole entraîne le dédoublement chair/esprit. Ça peut très bien fonctionner et le dysfonctionnement ne parle que par le*

*lapsus, l'acte manqué... Le symptôme apparaît là où ne chute pas l'imaginaire. Quand on peut parler du symptôme à quelqu'un, on est déjà dans la chute de l'imaginaire.*



La Parole vient souder et articuler les deux axes

*C'est dans la mesure où ça parle que la chair passe dans l'esprit et l'esprit dans la chair. Là, on est dans la division du sujet. Dans l'analyse, ce qui se donne dans l'ordre de la parole et du don ne peut que se posséder dans l'ordre digestif. Lire aux wc est une manière de retenir ce que l'on perd mais aussi avaler quelque chose par les yeux peut permettre de perdre.*

*Qu'est ce que l'esprit ? La manifestation de l'esprit, c'est le corps de l'homme (au sens humanité). L'esprit est la parole qui anime le corps et la chair. Il est l'acte de vivre dans une chair ou dans un corps : corps d'untel ou d'untel, dans l'acte de la nomination. Ce qui est humain, c'est l'acte de la génération. La violence suprême est de séparer la chair et l'esprit de ne pas considérer le sujet comme un rapport de la parole et du langage. Le langage organise alors l'imaginaire.*

*Le couple transgression/soumission est le résultat du refus de l'obéissance à la parole. Obéir c'est répondre à son nom. Obéir c'est le contraire de la soumission. La transgression est une dénégation de la loi – la loi est une médiation, jamais un absolu. La soumission amène à la réduction du sujet. On retrouve beaucoup la passivité/soumission chez les analystes qui ont été soumis à la règle maternelle. La loi c'est ce que le père donne à son fils pour qu'il devienne sujet. Nous ne faisons l'expérience de la loi que dans l'expérience du retrait (refus) ou de la soumission.*

*Dans la volonté d'obéir, il y a une manière de mettre son désir dans la volonté. Or il n'y a que dans le désir que la volonté trouve son objet. Nous ne voulons que ce que nous désirons. Pour les gens qui veulent s'en sortir, c'est sur le « vouloir » qu'il faut travailler, car c'est là qu'ils s'enferment. Nous ne sommes pas ce que nous voulons. « Je veux m'en sortir » il faut travailler jusqu'à ce que ce vouloir soit dénié. Ou alors c'est « je veux autrement ». Il n'y a qu'une manière de vouloir autrement, c'est demander qu'un autre veuille pour nous. La toute puissance se situe dans le refus de la demande. Demander qu'un autre veuille, c'est la confiance. Pour demander il faut croire. La question est aussi de savoir si la demande*

*touche l'objet ou la relation. Nous ne savons pas ce que nous demandons et ce non-savoir c'est l'ouverture au désir.*

*Vivre c'est croire qu'un autre veut qu'on vive dans notre corps c'est-à-dire de la naissance à la mort. Là où nous repérons le refus, nous faisons l'expérience que nous sommes référés à un refus inconscient parce qu'il touche à l'origine de ce qui parle dans l'homme.*

*Il n'y a pas d'analyse sans la foi qui fait corps.*

3/6/89

### **Méfiance, violence et mensonge**

SÉ-SAM 4

12-12-88 /3-06-89

Le mensonge réside dans la disparition du paradoxe<sup>2</sup>  
s'il est vrai que la vérité est paradoxale (chair et esprit).

La violence la plus grande est là dans la non-reconnaissance des rapports de la parole et du langage qui constituent le sujet dans leur dissociation. Elle naît du mensonge qui empoisonne la source, ce qui parle, en rendant la chair étrangère à l'esprit ou en les opposants de manière spéculaire. Alors, mais c'est au prix de leur dédoublement, la chair fait parler son image et l'esprit, son idée ou sa pensée. Le mensonge fait parler ce qui ne parle pas vraiment. Il fait parler la chair ou l'esprit alors que c'est seulement le corps, chair et esprit, qui parle. Il fait de l'esprit ou de la chair et de ce qu'ils éprouvent (imaginaire) le Réel. La violence du mensonge tient à ce qu'il confond l'esprit de la parole où se révèle la dimension d'altérité dans la chair (symbolique) avec l'image charnelle de lui-même, avec ce dont il rêve et qu'il aurait à réaliser.

La parole articule dans l'alliance le Réel à toute réalité.

La ruse du mensonge, au contraire, fait de la parole une non-alliance entre ce qui existe (le Réel) et ce qui n'existe pas en soi, la réalité matérielle ou spirituelle (l'imaginaire) : elle tue le symbole. Là où le symbole est censé manifester la parole d'alliance originaire, le mensonge insinue le vide ou le mutisme. À moins que ce ne soit, coté chair, l'Autre réduit à un autre cannibale, au voyeur. L'Autre du désir n'est plus qu'un trou sans voix, le vertige d'un débordement où toute parole s'épuise dans l'arrogance, la provocation ou la dérision. Aussi « faire de l'Autre un trou » ne peut être pensé que comme refus a priori d'écouter comme si la parole n'était jamais que mensonge. Dans la déduction revendicative de l'imaginaire, ce « comme si » se traduit par « parce que ». Le mensonge est alors le fait de l'Autre, parole échangée entre le père et la mère ou Dieu. Un tel mensonge pousse à l'inceste. Il justifie la transgression de la loi qui commence avec le refus d'obéir souvent lié à la gourmandise, à l'absence de sevrage ou de castration orale. Dans l'association libre des idées l'arrogance de la chair ou de l'esprit incestueux en vient à s'exprimer, sans le savoir, avec une rigueur sans pareille. Mais elle ou il a tellement « pris d'habitude » de se faire parler pour ne pas écouter, qu'ils ne savent plus qu'ils parlent quand ils parlent : ils disent la vérité en mentant.

Ainsi ces mots recueillis sur le divan :

---

<sup>2</sup> Paradoxe : opinion qui va contre la manière de penser habituelle qui heurte la raison ou la logique

« Je fais un trou entre eux deux, et c'est autant pour mes parents qu'à l'intérieur de moi ! Ça me fait penser au sexe de la femme, ça... il y a un trou entre eux deux. »

Quand le manque dans l'ordre du langage (c'est-à-dire l'écart entre les mots ou la ponctuation du discours qui autorise la reprise du souffle) renvoie à un trou entre l'homme et la femme comme à un trou entre la chair et l'esprit, cela signifie que la parole est forclosée et la méfiance qui entretient l'arrogance naît de cette substitution. À la place de la foi en l'Autre, c'est la défense qui s'organise. Un rempart de défenses ne cesse de s'élever contre une parole qui trompe et qui se trompe et qui n'est jamais proférée que par une partie du moi (le double). La défense passive qui met à l'abri dans le retrait qu'autorise le dédoublement est la pire. Elle interdit la naissance du sujet. Elle est violence de mort à l'origine. Cette violence passive peut cacher la plus mortelle des détresses. Et tout abandon de la méfiance fait peser le risque d'une disparition de soi. La levée de la méfiance entraînerait une dissolution de soi.

Devant la vérité, j'ai peur de ne plus rien avoir, d'être dissous, de ne plus rien être... il me resterait plus rien de moi que ce que je dis...

J'ai besoin de pleurer mais j'y arrive pas... je ne peux le commander de toutes façons, ça monte et ça descend... Pas maîtriser ça veut dire faire confiance aussi... mais ça, j'y arrive pas, ça me fout la pétoche ... ça me panique... j'ai peur !

Je ne sais pas si j'ai jamais fait confiance à quelqu'un parce que, même avec mes parents il y avait toujours une réserve avec eux... c'est plutôt : « oh ! tu me peux me faire confiance... Tu vas voir ce qu'il va t'arriver ! ». C'est plus dans ce style là, ça vient comme ça en moi : quelqu'un à qui je pourrais faire complètement confiance, ce serait être bien comme avec du miel... comme dans les contes comme ce que j'ai pu rêver ».

Le refus a priori d'obéir, c'est-à-dire d'être soumis à la parole par la loi du langage qui constitue le sujet dans un rapport à l'Autre en l'autre, met le moi en position fautive de sujet déduit du discours (moi idéal). La loi devient tyrannique lorsque le refus d'obéir transforme la parole en agent d'une création objective, sans alliance originaires. Cette transformation est perversion : l'altérité qui est la dimension exigée pour que la parole soit vraie y est déniée. Alors le monde n'existe qu'en lui-même, en tant qu'objet, il n'existe pour personne et personne n'existe que pour lui. Alors ce qui définit le genre humain c'est l'objet ou l'image qu'il a de lui et non plus la parole. (On pourrait dire alors que c'est le langage qui fait être la parole. Il s'en suivrait qu'il n'y aurait plus de loi du langage à laquelle serait soumis le parlant quand advient à l'être le non-être).

Les effets du mensonge refoulé, l'inconscient, se manifestent dans le symptôme du dédoublement et de l'étrangeté angoissante. « Quand je mens consciemment, me disait un homme de quarante ans, je me suis pas angoissé, c'est quand je mens à mon insu que je le suis ». Ils disent que l'homme n'a pas de nom propre et que partant, il n'a de filiation que selon la chair ou que selon l'esprit. Cette voix est l'impasse de la forclusion du nom du père, celle de l'inceste réalisé, celle d'une contre-volonté qui voudrait que le Réel soit la chair ou l'esprit, et qui ne voudrait rien savoir de la différence entre la réalité de l'esprit et celle de la chair, différence qui les articule au Réel dans la mesure où s'y révèle l'unité symbolique de la parole qui s'engendre dans un corps.

J'ai le sentiment qu'il y a quelque chose de très compliqué pour moi, disait un homme qui avait l'impression que sa mère pensait à l'intérieur de lui. Je n'arrive pas à me situer par

rapport à mes deux parents en même temps. C'est ce qui est vraiment étrange... c'est à partir du moment où j'ai eu un enfant que j'ai compris combien j'avais pu faire violence à mes parents et combien j'ai pu être soumis à une violence que je ne pouvais pas imaginer.

Comment mieux dire les effets symptomatiques d'une existence incestueuse qui refoule, forclos ou refuse la parole de l'alliance pour exalter l'instrument de sa toute-puissance, le sexe (digestif !) en tant qu'il réduit l'autre à lui et le confisque. Refus et exaltation ont une source inconsciente identique. C'est pourquoi ils se manifestent par des symptômes dans l'esprit ou dans la chair. Ils ne se révéleront au jour de la parole qu'avec la dénonciation du mensonge qui vicie la parole et inflige jusque dans sa source une torsion au désir en le dévoyant de l'axe de l'Autre en substituant à l'Autre un autre pris pour le moi-idéal. Dans la perversion du désir - qui n'est plus désir de l'Autre mais désir du même, de l'image de soi idéalisée - ce qui se donne pour le désir est un semblant de désir, un désir-non-désir en vérité. Le repérage du mensonge inconscient est toujours dévoilement de la vérité qui parle et il n'y a pas d'autre voie à la reconnaissance de l'Autre en nous que celle qui passe par la mise au jour des effets de ce qui s'y refuse.

### **L'interdit de l'inceste et le nom du père.**

S'il en est ainsi, l'interdit de l'inceste indique le lieu de l'articulation de la chair et de l'esprit. Il y inscrit le nom du père et brise le miroir de la specularité. Ce lieu est un non-lieu charnel dans la chair, c'est un NOM. Un mot qui dé-signe la chair avous-nous dit, parce qu'il est signifiant d'un sujet pour une autre chair dé-signée. Que la parole qui s'engendre dans l'homme puisse nommer le sujet, le signifier par un mot qui perd sa valeur d'usage dans le langage, voilà plutôt ce qui fait l'homme soumis à la loi du langage.

L'interdit de l'inceste marque la place du NOM DU PÈRE dans la génération de la chair et de l'esprit. Il marque d'un entre-dit où s'indique le rapport à un tiers sans lequel le rapport d'une chair à une autre chair, d'un esprit un autre esprit aussi bien que le rapport de la chair à l'esprit n'existerait pas comme humain en tant que révélation de ce qui parle et qui a un nom dans la génération. La génération de l'homme en tant qu'il parle n'a lieu que dans ce rapport de la chair à l'esprit.

L'interdit de l'inceste pointe par un ordre de langage - dans un entre-dit - la différence entre la chaire et l'esprit là où s'articule l'objet mère et l'objet épouse, dans une femme qui a un corps pour un enfant qui prend corps. C'est à la condition de perdre sa fonction d'usage de mère que la femme est l'épouse du père et c'est à la condition de perdre sa fonction d'épouse que la femme est la mère du fils ou de la fille. La femme ou plutôt une femme n'est femme que si le nom qu'elle prend par amour - où l'esprit prend le risque de la chair - la dé-signe, lui enlève son signe charnel de fille et lui rend par la médiation de la parole d'un autre sa position de femme. Le rapport primordial de l'homme et de la femme se pointe de génération en génération quand « la fille quitte la maison de son père et le fils la maison de sa mère » pour que se renouvelle dans la rencontre avec un autre la différence entre la chair et l'esprit, et que s'incarne et prenne corps parlant le sujet du désir.

Ce n'est qu'à cette condition qu'un fils d'homme naît - voire que naît le fils de l'homme. Avec lui, le corps où s'articulent autour d'un manque l'esprit et la chair témoigne d'un réel qui ne se réduit à aucune réalité (ni charnelle, ni psychique ni spiri-

tuelle). Sans ce réel (impossible) aucune réalité pourtant ne serait possible pour un sujet. Ce réel est le tissu même de la Parole Originnaire. Le corps qui la dit est perdu et sa perte constitue l'origine de l'histoire. Ce dont témoigne le désir de l'homme en tant que désir de l'Autre.

**Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les battements que font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle et que les ordres se contrarient dans les déchirements de l'œuvre universelle.**

**Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige, dans le symbole ou dans l'imaginaire.**

**L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soutient au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme moyen de leur accord, et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître.**

**Dès lors on voit que le problème est celui des rapports dans le sujet de la parole et du langage (p. 279 § 3 à 6 – p. 159 § 1 à 5).**

p. 279 bas – 159 § 5.

**Trois paradoxes...**

**Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître d'une part la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, soit ce que nous appelons obstacle au transfert et d'autre part, la formation singulière d'un délire qui... objective le sujet dans un langage sans dialectique.**


**L'absence de parole s'y manifeste par les stéréotypes d'un discours où le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle.**


*La folie :*

- 1) *- Le retrait d'une parole qui se met à l'abri du mensonge et qui renonce à se faire reconnaître : c'est la non-parole, une parole qui ne s'exerce pas dans l'ordre de l'altérité, une parole qui ne s'adresse qu'à soi-même qui nous fait penser au lieu de parler. Il n'y a de liberté que dans l'obéissance à la parole mais là où il y a liberté négative d'une parole qui renonce à se faire reconnaître, on ne peut obéir.*
- 2) *- On a peur de lâcher la répétition, mais on ne peut la lâcher que s'il y a obéissance. Un langage sans dialectique, est un langage non référé à ce qui parle, un langage que nous voudrions avoir pour ne pas être sujet.*

*Cette dissociation est un obstacle au transfert. La radicalité de l'impuissance dans laquelle l'analyste se reconnaît permet d'intervenir avec une force considérable.*

*Le paradoxe de la psychose, de la folie :*

*ou  la parole pure – liberté négative de la parole*

* paradoxe du sujet fou : le paradoxe du sujet fou c'est : ou parole, ou langage alors que la vérité du sujet se donne comme paradoxale : et parole, et langage dans un chemin qui n'est jamais un état.*



*Toute vérité est paradoxale*


ou  langage sans dialectique : objectivation du langage.


*Le non-savoir est constitutif du symbole. Chez l'enfant complètement fou, se nier soi-même c'est faire en sorte que rien n'existe sous la forme d'être tout. Il n'y a de fantasme de toute puissance que dans le dédoublement, chemin par lequel il faut passer.*

p. 280 § 3,4,5 – p. 160 § 2,3,4

**Le second cas est représenté par le champ privilégié de la découverte psychanalytique... Le symptôme est ici le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet... Il participe du langage par l'ambiguïté sémantique... mais c'est une parole de plein exercice.**

*Le paradoxe de la névrose*

ou  parole chassée


ou  fonction symptôme ou image


*Il n'y a pas une parole d'un côté et le langage de l'autre, ni une parole qui deviendrait secondairement langage. Le sujet n'est pas un effet de langage, il est un effet du rapport du langage et de la parole. Il y a toujours tendance à dissocier les deux (parole et langage). Or il n'y a pas un bon dédoublement une fois pour toute. Si nous sommes sujet, c'est parce qu'il y a un rapport du plus intime de nous-mêmes à l'altérité.*

p. 281 § 4 – p. 161 § 2

**Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours... Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui.**

*La science – Aliénation scientifique*

Ou  le sens perdu de la parole : aliénation du sujet

Ou  objectivation scientifique du discours et le sens est retrouvé dans l'objectivation

*On va d'un sens perdu à un sens retrouvé. La sagesse a à voir avec le savoir et le goût : elle conjugue un savoir et un savoir faire. La sagesse est opposée à la science de l'homme. La sagesse c'est avoir le goût de ce qu'est l'homme et un travail, ce qui nous est donné de savoir.*

*Le désir témoigne de cette double impossibilité d'être ou dans le dédoublement ou dans l'origine. C'est dans sa recherche même qu'est la sagesse.*

*Il n'y a pas de sagesse sans parole. La sagesse parle par la bouche. - -  
 - Les prophètes sont la bouche de Dieu.  
 - Les psychanalystes sont la bouche de leurs patients.*

*« Supposé savoir » c'est ce qui se sait dans l'homme. Le terme de la sagesse c'est la parole/le silence. Si l'analyse est du côté de la science on tombe sur le mur du langage.*

*« La belle âme »(281 - 161) (p. (Hegel) est celle qui est en rapport direct avec le monde sans rapport intersubjectif : l'issue c'est le délire.*

*« Régression jusqu'au stade du miroir » (p. 282 - 162). L'analyse n'est pas le miroir de l'analysant : on ne peut signifier cette identité spéculaire que si on est dans l'ordre de la parole avec lui.*

7/10/89

(Lors de cet SE\_SAM de reprise Denis Vasse reprendra un certain nombre de points).

*« Nul n'est sensé ignorer la loi ». C'est la loi du langage puisque tous et chacun sont citoyens de la parole (le parlêtre). Cette loi régit le genre humain. Parler est un devoir et un droit d'où découle la reconnaissance de l'homme comme parlant et désirant :*

- la manière dont l'homme conçoit les choses : le concept*
- la manière dont il est conçu : le nous, ce que nous sommes, amène à la fonction de la loi du langage dans la fonction qui fait l'homme : son origine.*

*En tant que symbole qui spécifie le genre humain à l'articulation du Réel et des réalités la parole peut être pensée comme médiation originaire qui fait venir à l'être humain ce qui n'existe pas. La parole est médiation de l'alliance originaire qui ne peut se penser que par le don de la vie et la parole qui se signifie par le don de la loi elle-même. Être sujet de la loi du langage c'est avoir reçu la parole, la loi qui n'est repérable que dans ce rapport à l'origine que le sujet y marque : ce qui est pointé par le lapsus, la répétition de notre histoire...*

*Le don de la vie n'y est pointable qu'à travers l'hésitation, le doute, le symptôme ou le refus de croire que la vie est un don. Considérer la vie plutôt comme un don qui ne se donne pas, un don qui se garde, don pervers, de la merde qui établit un lien avec le digestif et la mort.*

*« Marqué par un blanc ou occupé par un mensonge » : c'est en ce sens que l'origine occupe toute notre histoire. Tous les autres chapitres s'ouvrent sur ce qui n'est plus représenté : nous ne pouvons imaginer l'origine, la parole et laisser parler la vérité.*

*Nous ne pouvons penser le don autrement que comme nous pensons dans l'ordre de l'objet, dans la maîtrise ou la reprise. Puisque je donne, ce que je donne m'appartient comme « je », le sujet m'appartient. On remet ainsi le sujet en place de l'objet. Laisser se dire la vérité du don dans l'altérité originelle et dans la reconnaissance du mensonge dans lequel nous sommes qui est dévoilement de la vérité. En dehors de cette voie, la folie est la liberté négative d'une parole qui a refusé de se faire connaître.*

*Ce qui n'est pas folie, c'est une parole qui n'hésite pas à se faire connaître : la vérité qui parle.*

*La reconnaissance du mensonge ne peut se faire qu'à la lumière de l'interdiction de l'inceste : interdiction mise par la parole du père à l'objectivation de l'enfant dans la mère et de la mère dans l'enfant ce qui rétablit le dynamisme d'une génération. Avec cette interdiction, il s'agit de signifier, de symboliser la transgression où nous sommes quand elle aboutit à la confusion des places. L'inceste quelle qu'en soit la modalité détruit la parole et nie le don comme don véritable dans l'occultation de la vérité qui parle. L'inceste interdit que ça parle dans la lignée.*

*La non différenciation entre vie et mort est un refus plus ou moins conscient du vrai et du faux dans le rapport de la parole au corps. La complaisance de la confusion oedipienne dans le refus de la différence homme – femme nient la parole vivante dans la corps humain car il n'y a de surgissement de la parole vivante que dans le rapport homme/femme. Il n'y a d'unité que symbolique et la trace de cette unité c'est la différence. Définir l'unité par la différence c'est équivalement dire que le Sujet est un autre .*

*L'équivocité est nécessaire à la fonction symbolique contrairement à l'ambiguïté d'une parole (glissement dans lequel on risque de tomber en lisant Lacan). Une parole non authentifiée dans une parole qui se risque, c'est la question de l'ambiguïté. On risque sa peau en parlant sinon la parole n'est que perverse et mensongère.*

*Equivoque : l'un et l'autre*

*Ambiguïté : l'un ou l'autre*

*Les mots sont équivoques : ils peuvent avoir deux sens différents et l'ambiguïté c'est croire que ces deux sens sont identiques.*

*On s'appuie sur l'imaginaire d'un statut pour éviter d'avoir à parler. Le mensonge peut se repérer dans le rapport entre équivocité et ambiguïté qui fait comme si ce n'était pas équivoque.*

*On n'a jamais un corps une fois pour toute, ce qui voudrait dire qu'on a un corps, une présence réelle. L'ambiguïté vient à dire que c'est la viande qui est le corps réel. Dans l'inceste, il y a eu désobéissance en évitant ce qui est dit.*

*Pour Freud, le transfert c'est la résistance à la parole.*

*Le fin du fin du mensonge, c'est demander de ne risquer sa vie que sur une parole ambiguë. La sincérité et la franchise c'est l'impression qu'on dit la vérité et ça va devenir la référence : c'est le mensonge. La certitude délirante arrive là où la perversion n'a pas réussi. La psychose est l'ultime manière de se défendre contre la perversion.*

*La perversion est au centre de l'homme par des points pervers. Il voudrait que le vrai soit faux et vice versa. Parler pour eux c'est mentir.*

*Il n'y a que l'homme qui ment car il n'y a que l'homme qui parle. La structure de l'homme est-elle, in fine, la structure perverse ? non, mais il y a un point pervers en tout homme.*

*Les réalités peuvent se classer : elles sont équivoques et référables au discours qui en rend compte. C'est comme l'objet (a), l'image de moi,*

*est aussi référé à une altérité qui permet de parler. Il faut que je crois que ça parle en nous, sinon je réduis votre parole à ce que j'en imagine.*

*Le réel et l'objet (A) sont impossibles à penser.*

*Il n'y a que le corps qui parle.*

*Réel et Autre sont du même côté (ce que ne dit pas Lacan) puisque l'un et l'autre sont impossibles à penser. L'Autre, trésor des signifiants, est du côté du corps puisqu'il n'y a que le corps qui parle. Il y a un corps perdu à mettre du côté de la Chose.*

*Réel, Autre, Chose, de n'être ni pensables ni imaginables sont du côté de l'Origine et nous permettent de penser et d'imaginer.*

18/11/89

*Dans ce texte (p. 282 et ssv), Lacan définit la fonction symbolique avec le plus de précision possible.*

*Pour lui, le lieu nécessaire – ou le lieu de langage – l'Autre est indiqué comme instance nécessaire pour dire ce qu'il dit, mais en même temps, ce n'est rien, le trou, la faille, une perte : ce n'est pas connaissable et c'est là que va être projeté l'objet de la connaissance. C'est en parlant que l'homme découvre que c'est la Parole qui le fait.*

*- Sur ce rien on peut projeter Dieu : projection idéologique de toute puissance... on peut projeter Dieu à cet endroit où il n'y a rien.*

*- Mais le Dieu de l'histoire, qui n'est Dieu que de renoncer à sa position de Autre, n'existe que dans la révélation : un Dieu qui parle et non un trésor des signifiants, donc un Dieu qui a un corps vivant. Quelqu'un ne parle vraiment que s'il a un corps : nous n'avons accès à ce qui parle vraiment que par la médiation du corps.*

*L'Autre n'a pas de corps, c'est une idéologie. A l'origine, Dieu s'est fait homme pour qu'on ne le réduise pas à un objet de consommation. Nous sommes enfermés dans une dissociation chair-esprit dont la parole est « vibration de l'ouverture ». Elle excite l'intelligence et notre point pervers qui est aussi un refus chez Lacan de s'engager en restant dans l'élaboration idéologique du doute. On ne peut y arriver que par une dénonciation de notre point pervers.*

*Lacan propose une reclassification des sciences par les fonctions symboliques.*

p. 282 § 1- p. 162 § 1.

**Si le sujet ne retrouvait dans une régression, souvent poussée jusqu'au stade du miroir, l'enceinte d'un stade où son moi contient ses exploits imaginaires, il n'y aurait guère de limites assignables à la crédulité à laquelle il doit succomber dans cette situation.**

*Les limites assignables aux exploits imaginaires c'est une régression au stade du miroir, d'où l'enceinte du stade. Percevoir comment l'analysant s'enferme dans sa specularité, dans son miroir. Le sujet se trouve assigné comme moi imaginaire, enfermé dans moi-image de moi. Il faut faire l'expérience de l'enfermement du moi car nous n'accédons à l'altérité que là où nous nous trouvons enfermé dans l'imaginaire.*

*L'analyse c'est livrer l'homme à son propre discours, position à la fois de jouissance et insupportable, car on tombe dans toutes les contradictions de l'imaginaire. Responsabilité redoutable de l'analyste qui est supposé savoir ce qu'il faut croire pour sortir de là.*

## SE\_SAM 6

2/12/89

6/1/90

3/2 /90

p. 282 à 289 – p. 162 à 170

I – Le risque d'aliénation dans un discours psychanalytique (mythique) qui fonctionne comme un miroir.

II – Le mur du langage (perversion et conversion) un retournement qui mettrait en jeu le retour sur le point modal de la perversion.

III – Le pouvoir du sujet. Le signifiant et la dissociation de la parole. Le signifiant naît d'une méthodologie qui va fonder la science de la subjectivité.

IV – La fonction symbolique dans les sciences de la subjectivité.

\*  
\*                      \*

### I - LE RISQUE D'ALIÉNATION

dans un discours psychanalytique (mythique) qui fonctionne comme un miroir.  
(p. 282 – p. 162)

Dans le chemin de régression qu'ouvre pour lui l'association libre des idées, comme moyen de la psychanalyse, chemin qui s'oppose à la logique du contenu du discours, l'analysant est conduit jusqu'au « stade du miroir » où se jouent, comme dans « l'enceinte d'un stade » ses exploits imaginaires : ces exploits que nous attribuons à notre « moi » et qui font la trame de notre roman familial que nous croyons être notre histoire.

Livré à l'association libre, l'analysant découvre dans le transfert qu'il est prisonnier de son image, aliéné à ses fantasmes non-symbolisés, et du coup, sans lien avec ce qui le fait vivre en tant qu'homme, la parole. Cette découverte lui fait toucher du doigt ce qu'il cherche à savoir : à quel point les mots peuvent trouver la confection et le totalitarisme de l'idée, une signification à laquelle l'homme peut s'identifier comme à une image. Mais, du même doigt, il touche, alors même qu'il ne veut rien en savoir, à quel point le langage, celui-là même qui sert à élaborer le fantasme, est ombiliqué, dans un rapport à la parole et au silence, à l'Autre et aux autres. En ce point très précisément le savoir et le non-savoir s'articulent au lieu du sujet désirant.

*Ce lieu c'est le corps.*

*Nous sommes aliénés là où nous sommes conformes à l'image que nous avons de nous. Nous sommes livrés à une image que nous faisons parler pour ne plus entendre ce qui parle. On dit que ce sont les idées qui mènent le monde et on se rend conforme aux idées comme à l'image.*

*L'association libre des idées s'oppose à la logique du contenu du discours. Trop souvent les analystes sont des inspecteurs de police qui essaient de savoir comment ça fonctionne plutôt que de se laisser porter par les associations libres. L'association libre est facile quand elle ne s'adresse pas à quelqu'un.*

*Si on manipule le roman familial de quelqu'un, sans qu'il y ait transfert, on est sadique car on ne fonctionne qu'avec l'intellect. L'analyse n'est pas faite pour accuser quelqu'un d'être prisonnier mais pour le lui montrer.*

C'est dans cette ouverture à l'origine, à l'articulation de l'imaginaire et du réel que la parole fait l'homme en tant que sujet parlant et désirant, c'est-à-dire être de rencontre dès l'origine, fondé dans une radicale altérité que toute langue proclame et que tout langage indique comme la source cachée à l'intime de lui-même. *A la fois on va à la rencontre de ce qui parle en nous et vers celui qui parle.* Redoutable est alors la responsabilité qui est la nôtre sur ce chemin qui mène à l'origine « **quand nous lui apportons, avec les manipulations mythiques de notre doctrine, une occasion supplémentaire de s'aliéner, dans la trinité décomposée de l'ego, du superégo et de l'id, par exemple** » (p. 282 § 1 – p. 162 § 1). Cette trinité des mots restaure l'enceinte psychique d'un « stade » où l'analysant continue de tourner en rond en ratant la porte étroite de ce qui parle en lui en ce point d'articulation entre ce qu'il sait et ce qui ne sait pas : point de perversion par excellence ou ce qui ne se sait pas peut toujours être occulté par ce qu'il sait. Mais c'est bien là que s'indique, dans le transfert, dans le rapport à l'autre et à l'Autre ce qui parle. Lacan dirait : la vérité qui parle.

*On va à la fois à la rencontre de ce qui parle en nous et vers celui qui parle.*

*Le savoir et le non-savoir s'articulent au lieu du sujet. L'association libre finit par livrer dans la régression combien les mots sont référés à l'idée et à ce qui échappe complètement.*

*La vérité n'est ni dans le savoir ni dans le non-savoir mais à l'articulation des deux. Toute querelle duelle est perverse. Parler vraiment c'est être propulsé constamment à ce point du savoir et du non-savoir. C'est dans l'échappée à notre savoir que notre désir s'accomplit.*

« Il y a un décollement entre mon père dans la réalité, le père que j'imagine (ce qu'il sait) et ce que c'est un père à l'intérieur de moi (ce qui ne se sait pas). Je sens que c'est quelque chose qui a à voir avec ce qui permet de parler, ce qui autorise de parler ».

## II – LE MUR DU LANGAGE Perversion et conversion

Le langage devient « mur » lorsque, s'opposant à la parole, il l'aliène comme en une prison, il la coupe de la vie. L'oreille du psychanalyste entend souvent cette plainte sèche d'un discours monocorde coupé de la vie du souffle et l'exhibition d'un schéma corporel coupé de la parole vivante qui l'ordonne, un schéma corporel non soutenu par l'image inconsciente du corps (f. Dolto).

*L'idée même de psychanalyse peut occulter ce point qui ouvre à ce qui parle. D'où la nécessité de différencier le langage en tant que scientifique et la parole.*

*Quand la coquille se fissure apparaît un corps complètement déstructuré.*

Après avoir parlé d'une rupture avec un homme qu'elle ne voyait pas tel il était :

« Je suis obligée de reconnaître... je pense que je suis obligée de reconnaître... mais je ne sais pas quoi.

Je crois que je serai toujours gelée (prise en masse) mais je n'y pense plus toute la journée comme avant.

Pour le moment je ne peux pas rencontrer un être vivant... sinon je m'occupe à essayer de sentir le goût... je sens... je sens pas ...j'ai l'impression qu'il faudrait deux mots... je sens la différence... mais je ne ressens pas le goût.

J'ai l'impression qu'il y a une tricherie, comme un écho, comme soi je m'impressionne moi-même. Je me dis qu'à la prochaine séance, j'aurais vraiment rien à dire : j'ai une pensée que je sois sèche...

C'est un nouveau départ... c'est pas ce que je voulais dire : c'est un nouveau retour au point de départ... j'ai pas l'impression que ce soit un nouveau départ... y a une boucle comme les autres qui s'est bouclée... je suis revenu... mais pas encore... dans un endroit différent.

Je viens de penser : je me sens changée... mais en fait je viens de voir que je n'avais pas changé... mais je vois plus... est-ce que je me suis vue ? ou est-ce que je ne vois plus de la même manière ?... Je viens de voir qu'il n'y a rien. Alors qu'avant... je mettais une belle image que j'avais faite... pas forcément belle.

*Le psychotique se réfère à la pure sensation c'est pourquoi il flirte avec la mort : c'est la sensation la plus forte.*

*Le mot « voir » revient toujours en point pervers : voir comme savoir, c'est un savoir immédiat et totalisant.*

*La régression se reconnaît à une espèce de tentative de récupérer ce qui est en train de disparaître. L'intensité de la sensation se repère là où l'intensité du sentiment se met à fonctionner comme critère de vérité.*

Au lieu de fonctionner comme médiateur spécifique entre deux êtres de parole, ce qui ne peut se faire que par le moyen de l'interprétation ou de la traduction et de leurs effets de vie et de sens dans le corps, le langage ou la langue se solidifient dans l'exactitude d'une cohérence ou d'une logique objective, à laquelle se trouve identifié le sujet pour vivre ou, du moins, pour paraître vivre. Mais au lieu d'y trouver la respiration et le mouvement, d'y être animé par la parole, il y est comme pris en masse (image), cherchant comme à tâtons le fonctionnement de ses sens (ouïe, saveur, vue) qui ne sont plus lieux de symbolisation, lieu d'une action qui fait sens.

La sidération dans le noir ou dans le froid est l'effet d'une inconsciente confusion entre l'exactitude - relative à la logique du discours ou à son contenu - et la vérité, qui n'est relative à rien et qui s'éprouve dans l'obstacle mis à l'écouter quand elle parle, dans la résistance mise à la dire quand elle se fait entendre, dans la confiscation de l'ouverture aux autres et à soi au profit de l'intensité d'une sensation qui réassure un narcissisme de plus en plus massif, clos.

*Au lieu d'être médiateur de l'interprétation et de la traduction, le langage se solidifie dans l'exactitude d'une cohérence ou dans une logique objective. C'est cette solidification qui devient le lieu de l'identité imaginaire mais prise bien sûr pour le Réel. « Prise en masse » « gelée » « solidifiée » elle cherche comme à tâtons le fonctionnement de ses sens qui ne sont plus le lieu d'une symbolisation. L'intensité du sentiment se met à fonctionner comme critère de vérité : « si je ressens très fort qu'il m'aime, c'est qu'il m'aime en vérité, même s'il ne me le dit pas » ou « C'est vrai puisque je l'ai senti ».*

*Nous n'accédons pas à la vérité sans ressenti mais le ressenti n'est pas la vérité, il n'en est même pas la preuve. Cliniquement on peut retrouver une dialectique infernale entre un trop ressenti et un pas ressenti.*

*La vérité n'a pas de critère, il n'y a que le mensonge qui a des raisons. Si vous cherchez des raisons, c'est que vous mentez.*

Même si la logique ne peut se fonder et s'élaborer qu'à partir du sujet parlant – et à cause de cela - il n'est, lui (le sujet), déductible d'aucune logique. Il ne peut être l'effet de son propre discours, même si son propre discours, la manière dont il parle, n'est pas sans effet sur son corps.

On perçoit alors que l'enfermement est d'autant plus à inscrire dans le désordre du mensonge que sa logique ressortit à l'exactitude d'un savoir qui se prouve et dont les effets sont de mort. Et l'élargissement du sujet est d'autant plus à inscrire dans l'ordre de la parole (vraie) que son identité subjective ressortit à la vérité qui se donne et qui s'éprouve.

« L'homme s'éprouve précisément comme personne à caractère subjectif quand, face à lui-même, il se pose comme le produit de ce qui lui est radicalement étranger (Autre).

Ce caractère de subjectivité est lui-même une donnée existentielle non-déductible, comprise en toute expérience singulière comme sa condition a priori. Son expérience est - en un sens encore totalement non-philosophique – une expérience transcendantale.

Cela précisément que nous entendons en évoquant les caractères de personnalité et de subjectivité échappe toujours - en raison même de la transcendantalité de cette expérience – à une saisie immédiate qui isole et enferme dans les limites régionales. Car l'objet d'une telle expérience transcendantale, dans son soi propre, ne se présente pas là où l'homme a affaire de façon objective à des choses singulières délimitables, mais là où, en un tel commerce, il est sujet précisément, et n'a pas devant soi un sujet en forme d'objet. L'homme est personne et sujet, cela veut dire tout d'abord :

l'homme est le non déductible, celui qui ne peut s'identifier de façon adéquate à partir d'autres éléments disponibles ; il est celui qui dès toujours est remis à lui-même. Lors donc qu'il rend compte de soi, qu'il s'analyse, qu'il se reconduit à la pluralité de ses origines, il se pose encore une fois comme le sujet qui fait cela, et qui, dans cet acte s'éprouve lui-même comme ce qui, de façon inamissible est antérieur et plus originaire<sup>3</sup> ».

Il se pose comme parole originaire.

Est transcendantal, donc, ce qui échappe à la compréhension et qui fonde le sujet dans la parole originaire. « Inamissible » veut dire : qui ne peut se perdre. Or, ce qui ne peut se perdre, c'est ce qui est depuis toujours perdu, ce qui, de n'être jamais imaginé, senti, compris adéquatement, ne peut être qu'objet du désir.

Dire que le sujet est transcendant ou dire que « ça parle » revient à dire la même chose. C'est parce que « ça parle » que le sujet produit, dans le langage, un monde d'objets auquel il ne peut pas être réduit. Si le langage est parlé et si par lui le monde est objectivé, l'être de parole, le parlêtre ne saurait être, lui, ni parlé ni objectivé. L'inconscient, c'est le sujet en tant qu'il est inobjectivable dans un langage ou dans la chair... ou... le sujet de l'inconscient est inobjectivable dans la chair : il n'y est repérable en son surgissement que dans la division de la subjectivité. La parole ou la vérité qui parle ne s'y indique que dans la résistance, le symptôme, le mensonge.

« Tout moi est en guerre contre ce que vous avez dit l'autre jour. Ce n'est pas parce que vous l'avez dit, c'est parce que ça a résonné comme quelque chose de vrai à l'intérieur de moi... »

C'est comme si mon cœur était vivant mais que tout mon corps, tout ce qu'il y a autour, s'était figé pour pas que ça sorte, c'était tout mobilisé contre ça ».

Tout ce que j'ai pu voir de trucs dégueulasses ça me fait un écran, comme une opacité à voir les choses : je ne peux pas faire comme si je n'avais pas vu ça, je n'avais pas trempé là dedans. Au lycée il y avait un Dupont qui était connu, super-coté... et un prof dit après une rencontre : « Ah vous êtes le fils de Dupont ». Je n'ai rien répondu, je ne pouvais pas dire que mon père vendait des trucs dégueulasses.

Le langage s'épaissit et devient mur « **jusqu'à l'aliénation de la folie lorsque le sujet est parlé plutôt qu'il ne parle** », dit Lacan. (p. 283 – p. 163)

Une parole vraie - une parole qui parle en vérité « **qui est l'exigence supposée par la psychanalyse** » (p. 283 – p. 163) sera donc une parole qui n'est relative à rien et qui seulement s'éprouve aux effets qu'elle produit : elle donne au sujet un corps vivant dans la chair. Là, le sujet est « **le signifiant du A en tant qu'il est barré** », inaccessible. Et la théorie lacanienne l'indique alors comme un lieu, une place qui est elle-même un trou, une perte. (Encore, XX, p. 31).

Évoquant le retour dialectique de ce qu'il avance et s'abritant derrière Hegel et Pascal, Lacan fait résonner, dans son texte, ce qui serait une parole menteuse ou folle. Ce serait un acte de parler qui ne serait que relatif à quelque chose (discours, sentiment, logique, représentation). Un tel acte, et c'est la clinique qui nous l'apprend, ne s'éprouve pas dans le corps, mais il ne cesse de se prouver dans la tête. Un tel acte est un non-acte de vie. Il ne fait pas corps. Il réduit le parlêtre à un sujet d'énoncé qui n'est reconnu qu'en fonction de la cohérence du discours, mais séparé, abstrait de tout acte d'énonciation subjectif. En terme lacanien la parole-menteuse fait du « moi » le sujet. Cette tentative est sans cesse renouvelée dans la folie, là, précisément « **où le sujet est parlé plutôt qu'il ne parle** ».

Et c'est nécessairement d'abord en moi que « je », le sujet, se reconnaît comme se méconnaissant radicalement. Il ne se connaîtra finalement comme « je », comme sujet-parlant que dans un rapport à l'autre où l'image idéale de moi chute quand « ça parle », dans un langage où se laisse entendre ce qui parle dans l'un et dans l'autre (Autre).

Faire parler l'image de soi revient à l'idolâtrer en la prenant pour l'Autre. Et c'est bien la folie des hommes de voir dans ce qu'ils produisent objectivement par le langage ce qui fait qu'ils parlent et que ça parle en eux.

Et de fait on peut bien dire que la connaissance que nous avons de nous-mêmes commence par cette idolâtrie et cette folie : nous croyons que ce que nous voyons parle. Nous

<sup>3</sup> Karl RAHNER « Traité fondamental de la foi » Paris, Le centurion, 1983 p. 45



sommes nécessairement immergés dans ce leurre de l'imaginaire. Et, comme dit Pascal, « **les hommes sont si nécessairement fous que se serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou** » (p. 283 §1 p. 163 § 1).

Cet autre tour de folie pourrait s'indiquer comme étant la méconnaissance de la méconnaissance se donnant pour la connaissance véritable. Ainsi en est-il dans la spirale de la perversion où ce qui serait contre le mensonge vaudrait vérité ! Ce n'est pas en effet celui qui est contre le mensonge qui est dans la vérité, c'est celui qui, étant dans le mensonge, entend la vérité qui parle en lui.

Si ce qui est contre le mensonge ne peut pas valoir vérité et si, à le croire, l'homme s'enfoncé dans la spirale mortelle de la perversion, ce qui est prisonnier du mensonge et de sa torsion est la vérité même et, à le croire, l'homme sort par le dedans de la spirale de la perversion : cette sortie est conversion.

La conversion de la chair et de l'esprit donne vie au corps de parole là où, dans sa chute, « **l'objet (a) vient fonctionner au regard de cette perte** » (faille, trou) de l'Autre. (Encore, XX, p. 31).

Ce passage à la conversion implique que chair et esprit soient convertis, réorientés vers la paradoxale unité d'une différence originaire : la parole en acte qui fait l'homme, qui fait de la chair et de l'esprit un corps unique. Il n'y a d'unité du sujet que dans la différence, l'altérité.

*Il peut y avoir une manière idéaliste de poser la question de la vérité. Cliniquement, même s'il souffre, le chemin d'une analyse est signifié dans ses effets, dans ses répercussions. Le progrès que nous indique la psychanalyse, c'est de devenir ce que nous sommes depuis toujours, c'est à dire des êtres parlants. Vivre pour un homme qui est une espèce spécifiée par la parole, ce n'est pas ne pas mourir biologiquement, mais vivre selon la parole qui le spécifie. Vivre en vérité, c'est vivre selon la parole dont les effets sont de produire la vie. Il y a un champ d'articulation entre vérité et vie. Si la vie n'est pas référée à un corps, très vite la vérité devient un instrument pervers de la pensée qui aboutirait : « à chacun sa vérité ».*

Remarque aux limites du champ de l'analyse.

« **Le lieu du A** », Lacan montre que « **comme lieu il ne tient pas, qu'il y a là une faille, un trou, une perte** » en regard de cette perte « **l'objet « a » vient fonctionner** » (Encore, XX, p. 31). Il est aussi le lieu du « trésor des signifiants », celui du silence de la parole. Mais en tant que lieu de la parole en acte il (A) est le symbole originaire – la parole en laquelle s'unifient chair et esprit – sans lequel le Réel et l'Imaginaire ne sauraient être pensés dans leur rapport et ne sauraient qu'être confondus (folie). Toute dissociation entre la chair et l'esprit dans l'histoire et toute absence de discernement entre le Réel et l'Imaginaire, témoignent de cette perte et de ce silence résultant de la perte de l'unité-de-la-différence originaire pour que se réalise mensongèrement dans le bruit du langage une unité imaginaire, une image UNE de la chair excluant l'esprit en faisant parler son image et en la prenant pour lui, ou de l'esprit excluant la chair en la détruisant : cette unité là jamais ne fait corps. Sa prétention cachée est celle d'annuler le désir de l'autre sous prétexte d'identité du même avec le même.

Le lieu de l'Autre auquel le fait de parler fait référence constitue le langage comme lien. « **Encore faut-il préciser, écrit Lacan, ce que veut dire ce lien. Le lien - nous ne pouvons qu'y passer immédiatement - c'est un lien entre ceux qui parlent, bien sûr, ce n'est pas n'importe qui, ce sont des êtres, que nous sommes habitués à qualifier de vivants, et peut-être est-il très difficile d'exclure de ceux qui parlent la dimension de la vie.** » (Encore, XX, p. 32).

Mais cette dimension de la vie est aussi difficile à exclure de ceux qui parlent que de « ça qui parle ». De générations en générations, le lien vivant entre les mortels, c'est leur référence au lieu de l'Autre en tant que le trésor des signifiants. Et sauf à faire de la vie « une réalité pré-discursive, mythique », ce qui ne se peut pas car « **il n'y a aucune réalité pré-discursive et que chaque réalité se fonde et se définit d'un discours** » (XX p. 33), ce qui est l'origine de la vie, le lieu de référence de toutes les réalités parlées dans le lan-

gage ne peut être que celui d'une parole vivante dans le RÉEL auquel renvoie comme à son origine toute réalité.

En introduisant dans le champ du langage la dimension du signifiant (venant de la linguistique) se trouve « **introduite dans la parole une dissociation grâce à quoi se fonde la distinction du signifiant et du signifié.** » Cette dimension introduite « **divise ce qui semble pourtant aller de soi** » (Encore, XX, p. 31), la signification (le signifié) et le fait que ça parle (le signifiant). « **Et le signifiant ne se pose que de n'avoir aucun rapport avec le signifié** » (XX, p. 32) : il est « arbitraire » dit de Saussure. « **Simplement, rétorque Lacan, il n'a pas de rapport avec son effet de signifié** » (id). Le signifiant n'indique qu'une chose, c'est que « ça » parle et tout l'effort de Lacan va être de substituer au « ça » le Sujet de la science dont le langage a des effets de réalité dans le monde et non un Sujet pensant le monde. « **Le terme de conception du monde suppose un tout autre discours que le nôtre, celui de la philosophie. Rien n'est moins assuré, si l'on sort du discours philosophique que l'existence du monde. Il n'y a qu'occasion de sourire quand on entend avancer du discours analytique qu'il comporte quelque chose d'une telle conception** ». (XX, p. 32)

Dans un tel registre, le monde n'est pas. Et pas davantage, il n'est. Ainsi en est-il de la parole qui l'ordonne du lieu de l'Autre par le lien du langage.

Ainsi la dissociation de la parole à partir de l'introduction du signifiant dans le champ de langage - ce qui caractérise dans un autre registre, le mensonge - ne peut que projeter à l'origine du langage, dans ce qui parle, un AUTRE sans lequel il n'y aurait pas de lien entre « ceux qui vivent » de générations en générations, un AUTRE dont le sujet de la science a besoin pour fonder le lien du langage. Mais il ne peut pas dire si cette instance est ou n'est pas. Elle est de l'ordre du signifiant se posant lui-même, du signifiant sans signifié. Ce qui peut valoir un grand A à l'Autre, un grand S au Signifiant et au Sujet.

*Le sujet de la Science, celui dont parle tout le temps Lacan, n'est pas l'homme. Le « moi », confondu avec le Sujet, c'est une instance imaginaire du Sujet qui lui n'est pas de l'ordre de la représentation. À la place du « ça » parle, Lacan met le sujet de l'inconscient.*

*La parole vient du silence de la Chair, là où se tait le bruit du discours.*

*Le signifiant est ce qui est signifié de ce qui parle. On n'arrive pas à conceptualiser le signifiant. Il y a plusieurs définitions, ce qui veut dire qu'aucune n'est adéquate. Il faut garder ce point d'ouverture de la parole où le signifiant n'est plus dissocié du signifié. La chair et l'esprit sont une abstraction en deux entités séparées mais on la pense à partir de la dissociation des corps. Il en est de même pour le signifiant et le signifié qui sont dissociation de la parole. De même également pour la pulsion de vie et la pulsion de mort : elles viennent d'une dissociation d'un mouvement de l'âme, mais on ne peut les penser qu'à partir du vivant - mortel. Ce n'est pas en les dissociant qu'on fait de l'humain.*

*S'il n'y a pas la colonne vertébrale d'une parole qui fait vivre, il ne reste plus qu'à être gelé, pris en masse, ou entouré d'une coque et vivre dans la pure sensation, qui pour le psychotique est toujours du côté de la mort plus que du sexe.*

*Il y a inadéquation entre parole et corps : c'est là que s'engouffre le réel. Chez le psychotique, il y a prévalence d'un sens : c'est la sensation qui les confirme dans l'existence et non la nomination. Ce qui articule les sens entre eux, c'est ce qui parle, c'est le corps.*

*Le dessin chez l'enfant est un mouvement qui va devenir écriture et chez le psychotique, ça va devenir écriture parce que ça le serait pour nous, mais il faut fonder le travail sur le pointage d'un refus qu'il ne veut pas savoir : c'est la patience de l'analyste qui devient thérapeutique.*

*Dans sa théorie Lacan, tout en y mettant tout ce qu'il met dans l'Autre comme origine de la parole, la vérité, va en même temps dire (XX, 31) que comme lieu, il ne tient pas, c'est un trou, une perte. Quand chute l'objet (a), c'est le vertige du trou. Si (A) désigne un trou, ce qui n'existe pas, il est bien l'instance nécessaire à toute l'élaboration de la structure de la théorie lacanienne : ce qui nous ferait vivre, ce serait la théorie.*

*Si (A) est un trou, la projection logique est qu'il n'y a pas de réel.*

*Il n'y a pas de passage direct de la théorie lacanienne à une philosophie. C'est un trou originaire : il faut que quelque chose soit perdue une fois pour toute à l'origine. Nous ne puissions jamais que dans l'imaginaire une telle articulation. On en fait une philosophie et les gens parlent de l'Autre sur le plan existentiel. Il nous dit qu'il n'est pas question du monde avec la philosophie. Si la vie n'est que ça, il faut arrêter de faire de la psychanalyse.*

*Si le (A) est cette référence originaire sans laquelle il n'y a pas de lieu du langage, alors ce lieu de quel ordre est-il ? A la place du trou, non au niveau du savoir mais de la foi, on peut voir « l'ouverture » la parole comme tel. L'autre nom du trou c'est l'ouverture.*

*L'ouverture ramène à la question du lien, car il ramène à l'ouverture qui est présence : il n'y a pas de présence sans absence mais présence et absence ne sont pas spécularisables.*

*Si la haine est originaire, l'amour deviendrait « ne pas haïr ». La haine est toujours seconde mais se projette au lieu de l'origine, et tant que cette projection n'est pas démontée, la structure ne peut pas fonctionner sinon comme un trou sans ouverture. Amour et haine ne sont pas dans un rapport spéculaire. Il en est de même si dire la vérité égale ne pas mentir, vivre, pas mourir. Et/ou c'est l'unité dans la différence : c'est la différence qui se donne comme vérité.*

*Dire que le signifiant n'est pas c'est un abus car il n'y a pas de parole sans rapport au signifié.*

### III – LE POUVOIR DU SUJET

#### Le signifiant et la dissociation de la parole

p. 283 – p. 163

En fondant le concept de signifiant sur la dissociation de la parole (XX, p. 32 § 2), Lacan ne rejoint-il pas la question de la distinction de l'esprit et de la chair qui fonde chacun de ses concepts dans celui d'une dissociation du corps ?

Certes une telle dissociation permet l'abstraction nécessaire à l'élaboration du discours scientifique. Mais l'on voit alors, que dans un second temps, le discours ainsi déduit prétend faire de la dissociation méthodologique - celle de la parole ou celle du corps - la condition de la vérité même. Ce ne serait plus la parole qui parlerait, ce serait le signifiant. Ainsi, la division qui autorise l'abstraction viendrait à perdre son rapport à la chose arbitrairement dissociée et, de ce fait même, vaudrait dédoublement, fondant, du dehors et non plus du dedans, la dissociation en faisant de chacun des termes une entité sans rapport avec l'autre.

*Il n'y a que le corps qui est « un ». Ça ne peut pas se penser autrement qu'originellement et c'est là que Lacan met le symbole. L'Autre est le seul mot qui dise qu'on ne peut penser cela. L'inconscient n'est pas pensable non plus : il sera donc repéré au niveau de la chair et de l'esprit. L'interprétation dans la rencontre montre à quel point l'inconscient réintroduit la question de la chair. On ne peut lire l'inconscient qu'à travers le symptôme ou l'interprétation. Le symptôme c'est une parole qui se tait.*

C'est dans l'écart qui se creuse entre « les Écrits » et « Encore » que se joue, chez Lacan, l'articulation - ou la dissociation éventuelle - entre l'ontologie et la science.

Pour lui, la psychanalyse ordonne la subjectivité moderne au mouvement de la science qui l'élucide (283). Cela va se faire grâce au signifiant, c'est-à-dire grâce à la théorie résultant de la dissociation de la parole qui va finir par rendre compte du sujet qui parle.

Il peut y avoir là, véritablement fascination ou vertige.

Pourtant en 1953, dans notre texte, Lacan proteste encore : « **Ce n'est pas dire que notre culture se poursuive dans les ténèbres extérieures à la subjectivité créatrice** » (p. 283 » § 2 – p. 163 § 2). Ces ténèbres extérieures sont l'aliénation de la folie dans laquelle le sujet est parlé. La subjectivité créatrice c'est la parole vraie supposée par la psychanalyse. « **Elle renouvelle en effet la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain qui les met au jour** ». On peut penser que cela veut dire que la rencontre des hommes dans le langage, ou grâce à lui, met au jour les symboles - les effets de ce par quoi ils sont hommes - qui renvoient à la puissance jamais tarie d'une Parole Originale au-delà de sa dissociation en signifiant et signifié.

Dans notre texte, la réalité du signifiant élaborée par le discours psychanalytique ne s'est pas encore substituée au rapport du monde (imaginaire) avec le Réel. Peut-on dire que le signifiant n'est pas le symbole ?

Mais en 1972, la théorie lacanienne glisse vers l'affirmation que le signifiant c'est l'homme et qu'il n'est qu'une place abstraite dans le discours qui organise le rapport homme-femme : il n'y a en effet aucune réalité pré-discursive, ce qui revient à poser la question du RÉEL.

Moyennant le discours élaboré par la mise en jeu de la dissociation de la parole en signifiant-signifié, ce n'est plus la parole qui fait l'homme parlant et concevant le monde, mais il n'y a plus que des signifiants dont le jeu projette dans le RÉEL, à l'origine, l'activité symbolique où ils entrent. S'il n'y a plus que des signifiants (XX p. 34), c'est que sont mis au rancard ou plutôt sont rangés dans l'arsenal de concept dont la théorie a besoin les notions de Vérité, de Sujet et d'Autre sur lesquels toute la théorie est assise et qui en autorisent la transmission dans la réappropriation d'un discours à partir de ce qui parle de générations en générations.

Il faut dire alors que l'Autre est un « trou », que le Réel est une projection de ce qui se dit dans l'inconscient, et le sujet rien. Alors, de fait, les signifiants comme tels autorisent le repérage de ce que la théorie appelle : sujet, vérité, Autre, mais il ne parlent pas.

Mais faut-il conclure de ce que la science ne parle pas que la parole n'est pas puisqu'elle ne peut pas être déduite de la science ? La démarche scientifique ne s'est-elle pas inaugurée dans une dissociation de la parole (XX p. 33-34).

Lacan n'a jamais véritablement tranché dans l'ambiguïté dont se nourrit son enseignement quand il oscille entre un discours psychanalytique déduit de la dissociation de la parole dans l'abstraction linguistique et la vérité-en-tant-qu'elle-parle au lieu du corps humain divisé par le mensonge.

Toutes ces considérations importent pour la lecture de ce qui va suivre concernant « les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique ».

Certes on peut dire qu'il n'y a aucune réalité pré-discursive sur la ligne d'un temps chronologique (objectif ou imaginaire) mais ramener « les hommes, les femmes et les enfants à être des signifiants » ne rend pas compte de ce qui parle dans le discours, à l'intime du silence où jaillit la parole dans un corps.

Ce rapport du discours à ce qui parle en vérité, ça peut aussi s'appeler l'ouverture du cœur qui ne va jamais sans combat et sans brisure car c'est le lieu d'une passe ou d'un passage du dédoublement à la division d'où naît le sujet quand l'Autre s'y révèle dans un corps.

Dans les meilleurs cas, l'analyse mène jusque-là. Mais l'analyste ne saurait entendre cette fin comme la conséquence d'une technique analytique. Au cours de la cure, il est plutôt le témoin des effets d'une parole vivante, refoulée ou niée et dont le repérage analytique balise « **le chemin de retour à travers le langage dont elle a à être délivrée** » (p. 289)

*La question de l'homme ne se pose que là où elle n'est pas rendue nécessaire. La psychose signifie ce qui arrive quand au nom du langage et de la science*

*c'est le fou qui pose la question de l'homme : il ne le sait pas et c'est pour cela qu'il la pose.*

*C'est le corps humain qui se définit comme lieu de la rencontre. Là où la parole est perdue, c'est le mensonge.*

*La loi est ouverte d'un côté sur ce qui parle, de l'autre sur les réalités du monde. Il n'y a pas d'actes sans loi. Le refus de la Loi chez le pervers c'est avoir la prétention de parler tout seul.*

*Interpréter c'est remettre quelqu'un dans la direction de la Parole, c'est lui dire qu'il n'est pas dans ce qu'il dit.*

*A propos de la passivité d'un homme complètement livrée à sa mère : cette passivité peut-être présentée comme un état, banalisée sous le terme de paresse, et l'analyste doit pouvoir indiquer sous cette banalité un vouloir ne pas vouloir.*

#### IV – LA FONCTION SYMBOLIQUE DANS LES SCIENCES DE LA SUBJECTIVITÉ

Lacan nous y avait introduit dans la définition qu'il donne de l'inconscient : **« L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge ; c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut-être retrouvée »**. (p. 259 § 2 – 136 § 4)

Dans ces précédentes pages, il pointe un acte de sujet, **« une subjectivité... qui continue d'animer dans son ensemble le mouvement humain »** en même temps que cette révolution (subjective) **« engendre un pouvoir d'autant plus absolu dans son exercice qu'il est réduit aux mots qui le signifient »**.

Le sujet de la science tomberait sous le pouvoir absolu des signifiants.

Et Lacan d'évoquer qu'inversement à cette avancée scientifique, **« la force des Eglises résiderait dans le langage qu'elles ont su maintenir. »** (p. 283 § 3 – 163 § 3). Cette force ne résiderait-t-elle pas dans un langage qui, originé dans la parole qui fait l'homme, reconnaîtrait dans l'oubli (*qui est un vouloir ne pas se souvenir, un vouloir ne pas vouloir*) de la dissociation de la parole, nécessaire à l'élaboration du langage de la science, l'effet d'un mensonge qui touche à l'origine et qui fait de la parole une non-parole en vérité, une parole non vivante... au nom de la connaissance même du langage. Nous serions en plein dans la gnose.

Quoi qu'il en soit, de considérations en considérations, sous la houlette de Lacan, les **« praticiens de la fonction symbolique »** que nous sommes sont conduits **« à une remise en question de l'anthropologie »** par un **« retour de la science véritable »**. La **« notion de science s'est dégradée dans un renversement positiviste qui, en remplaçant les sciences de l'homme au couronnement de l'édifice des sciences expérimentales, les y subordonnent en réalité »** (p. 284 § 4, 5 – p. 164 § 5, 6).

Ce qui est le mouvement identique que nous avons analysé précédemment à propos de la dissociation linguistique.

**« Ce dégradation, poursuit Lacan, provient d'une vue erronée de l'histoire de la science, fondée sur le prestige d'un développement spécialisé de l'expérience (id.). »**

Il y a donc opposition entre une observation extériorisante d'une science expérimentale ou linguistique et le sujet en tant qu'il parle (le parlêtre) qui échappe à toute réalité discursive. S'il ne peut y avoir aucune réalité prédiscursive, le sujet ainsi pointé, le sujet en tant qu'il est humain et non plus seulement le sujet de la science, se laisse entendre comme l'ouverture au réel. Nous sommes conduits par Freud aux fondements mêmes d'une doctrine qui désigne dans une connotation vocalique de la présence et de l'absence, les sources subjectives de la fonction symbolique. (284 - 285)

La fonction symbolique se présente comme un double mouvement dans le sujet :

1 – l'homme fait de son action un objet de connaissance, comme il en est dans toutes les sciences affines, mais

2- pour rendre à cette action en temps voulu sa place fondatrice, celle de l'acte subjectif.

Dans cet équivocité de l'acte humain – celui-là même de la parole – ordonné d'une part à la connaissance et de l'autre à l'action gît tout le progrès d'une fonction où alternent action et connaissance.

Cette fonction est la fonction symbolique dont nous avons vu l'année dernière qu'elle consiste :

- dans le fait d'ajouter l'action et la connaissance comme les deux parties d'une unité (la division)
- dans le rapport de chacune des deux à l'ensemble auquel il appartient (corps)
- dans sa situation hors valeurs, hors calcul, par delà ou en deçà de l'utile ou de l'inutile (rapport au nom)
- dans la révélation d'une identité (le parlêtre) et dans l'opération de la communication

Le progrès de la fonction symbolique tient à ce qu'elle appelle à deux directions, celle objective de la connaissance, celle subjective de l'action même de connaître et de parler.

Mais l'équivocité de la fonction symbolique n'est-elle pas à différencier de l'ambiguïté qui consisterait à confondre les deux directions, à rendre équivalente l'action et la connaissance et ce, au prix d'une dissociation « gnostique » de la parole ?